ÉTUDE

SUR

MADAME ÉLISABETH

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

SUIVIE

DE LETTRES INÉDITES ET AUTRES DOCUMENTS

PAR

G. DU FRESNE DE BEAUCOURT.

PARIS
AUGUSTE AUBRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue Dauphine, 16.

1864.

Higgs
030
DAVID
HIGGS
HIS**
BOOK*

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tudesurmadame00beau

ÉTUDE

SUR

MADAME ÉLISABETH.

Tiré à petit nombre,

dont 50 sur papier vergé.

ÉTUDE

SUR

MADAME ÉLISABETH

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

SUIVIE

DE LETTRES INÉDITES ET AUTRES DOCUMENTS

PAR

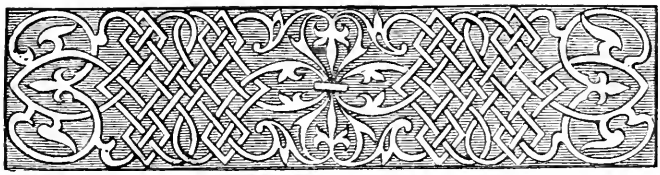
G. DU FRESNE DE BEAUCOURT.

PARIS

AUGUSTE AUBRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue Dauphine, 16.

—

1864.



Les pages qu'on va lire ont paru pour la première fois dans la *Revue indépendante*[1]. C'est Madame Elisabeth qui y parle et y parle seule ; toute notre ambition a été de mieux mettre en relief les trésors de cette correspondance dont un juge compétent, et peu suspect au temps où il traçait ces lignes, a dit : « Ces lettres sont uniques. Je ne me pardonne pas d'avoir considéré Madame Elisabeth simplement comme une princesse pieuse, mais comme une jeune personne timide et peu remarquable. Combien je me trompais ! Ses lettres sont pleines de la plus touchante résigna-

[1] Livraisons des 15 février, 15 mars et 1er avril 1863

tion ; il y en a même de très-belles [1]. » Nous ne nous sommes pas borné à utiliser les documents connus ; nous avons voulu apporter notre part personnelle de renseignements nouveaux. Nous avons été assez heureux pour nous procurer quelques lettres inédites ou peu connues de Madame Elisabeth [2] ; nous avons trouvé aux archives un précieux *livre de dépenses*, témoin journalier et authentique des pieuses libéralités de la princesse ; le même dépôt nous a fourni une lettre curieuse qui met Madame Elisabeth en possession d'un titre qu'on ne lui connaissait pas, celui de *mathématicienne*. Grâces aux indications de MM. Charavay, nous avons pu dresser une liste complète des lettres de Madame Elisabeth qui ont paru dans les ventes. Enfin, pour compléter cet ensemble de renseignements, nous

---

[1] Mme Campan, *Correspondance inédite avec la reine Hortense*. Paris, 1835, t. II, p. 143. Mme Campan ajoute cette recommandation à sa correspondante : « Ayez cet ouvrage, Madame ; lisez ces lettres ; elles vous feront un bien dont votre belle âme ressentira les effets. »

[2] Que MM. Chambry, Gauthier la Chapelle, de Limas, le marquis de Flers, Boutron-Charlard, Joseph Stevenson, Barbier et Charavay trouvent ici l'expression de notre gratitude pour les communications qu'ils ont bien voulu nous faire.

avons cru utile de donner une table chronologique de toutes les lettres de la princesse éditées jusqu'à ce jour, avec les indications de sources.

Nous aurions voulu faire davantage pour la biographie de Madame Elisabeth ; ni la volonté ni le zèle ne nous ont manqué. Mais le succès n'a pas couronné nos investigations. Un jour peut-être, Dieu aidant, serons-nous plus heureux, et pourrons ajouter un nouveau fleuron à cette couronne déjà si belle, en publiant des trésors enfouis et qu'il nous sera donné, je l'espère, d'arracher à l'oubli.

G. de B.

Morainville, 21 décembre 1863.

ÉTUDE

SUR

MADAME ÉLISABETH.

Entre toutes les victimes de la Révolution, il n'en est pas de plus illustre, de plus pure que Madame Elisabeth de France. Jeunesse, beauté, distinction, courage, vertu héroïque, abnégation sublime, tout cela se rencontre dans cette admirable princesse qui sacrifia d'abord la vie de son choix pour demeurer à la cour; qui ensuite, et jusqu'à la fin, resta fidèle à ce frère qu'elle n'avait pas quitté dans la prospérité, qu'elle suivit dans le malheur, de Versailles aux Tuileries, des Tuileries au Temple, et, dernière et glorieuse étape, du Temple à l'échafaud. La calomnie et l'outrage ont été désarmés par une telle vie. Louis XVI a été méconnu et insulté; jusqu'à nos jours il a trouvé des accusateurs et des bourreaux: notre époque a offert le triste spectacle de l'apologie du crime du 21 janvier et de la glorification de ses auteurs; Marie-

Antoinette n'a cessé d'être en butte aux traits les plus meurtriers comme les plus déloyaux : la calomnie s'est acharnée sur elle avec une persévérance satanique que l'auréole de l'infortune et du martyre n'a pu faire taire. Seule, Madame Elisabeth a été respectée. Cette noble fierté qui en imposa à ses juges a eu le même ascendant sur la postérité : la passion révolutionnaire n'a pas osé se déchaîner contre cette vierge héroïque et chrétienne, sacrifiée par la main du bourreau, comme au temps de la primitive Église les Agnès et les Blandine.

Pourtant, si les insulteurs se sont tû, les admirateurs n'ont point assez parlé. Il n'existe pas un travail sérieux et complet consacré à la mémoire de Madame Elisabeth. Dès 1795, Antoine Ferrand fit paraître à Ratisbonne l'ébauche [1] d'un *Eloge historique de Madame Elisabeth de France*, qui fut, en 1814, imprimé à l'imprimerie royale sous sa forme définitive. En 1802, M^me^ Guénard publia, en trois volumes in-12, une *Histoire de Madame Elisabeth*, dont le principal mérite est de contenir quelques lettres de la princesse. Nous ne

---

[1] *Eloge funèbre de Madame Élisabeth de France*, par M. Ferrand, conseiller au Parlement de Paris. Ratisbonne, imprimé chez Jean-Baptiste Rostermandt, imprimeur de la cour du Prince-Évêque (mars 1795), petit in-8 de 134 pages. — Le même *Éloge* parut sous ce titre : *Éloge funèbre d'Élisabeth-Philippine-Marie-Hélène, sœur de Louis XVI, ci-devant Roi des Français*, avec cette épigraphe : *Fortis et infelix et plusquam femina Virgo.* (Ovid.) Paris, chez les marchands de nouveautés. (Lyon, 1795), in-8 de 52 pages. Il est reproduit d'après l'édition de Ratisbonne, mais avec de nombreuses modifications et suppressions.

mentionnerons pas d'autres travaux sans importance qui parurent au début de la Restauration. Depuis cette époque, aucun écrit n'avait été publié sur Madame Elisabeth. Plusieurs publications récentes[1] sont venues raviver son souvenir sans satisfaire encore le vœu de ses admirateurs.

Avant d'essayer, à l'aide de la correspondance de Madame Elisabeth, de résumer les traits de cette vie si belle et de ce grand et noble caractère, disons quelques mots de ces ouvrages.

I.

Le livre du comte Ferrand est fort connu; c'est là qu'ont puisé tous les biographes de Madame Elisabeth. Il offre de précieux renseignements, fournis à l'auteur par des personnes de l'entourage même de la princesse; mais il est écrit dans un style prétentieux et déclamatoire peu en harmonie avec la grandeur pleine de simplicité du sujet. De nombreuses lettres de la princesse à M^me^ de Bombelles, à M^me^ de Raigecourt, à M^lle^ Marie de Causans, etc., lui donnent surtout du prix. On ne peut qu'applaudir à la pensée qui a fait réimprimer

---

[1] *Éloge historique de Madame Elisabeth de France*, suivi de plusieurs lettres de cette princesse, par Antoine Ferrand. Nouvelle édit. Paris, Adrien Le Clère, 1861, in-8. — *Madame Elisabeth de France, sœur de Louis XVI*, ses vertus, sa correspondance et son martyre, par Alphonse Cordier (de Tours). Paris, J. Vermot, *s. d.* (1859), in-12. — *Mémoires de Madame Elisabeth de France, sœur de Louis XVI*, annotés et mis en ordre par F. de Barghon-Fort-Rion. Paris, Auguste Vaton, 1860 (1858), in-8. — *Madame Elisabeth et son temps*. Paris, Victor Sarlit, 1861, in-12.

l'*Eloge historique*, devenu rare depuis longtemps. L'édition nouvelle est enrichie de plusieurs lettres inédites, d'un portrait d'après la miniature donnée par Madame Elisabeth à la marquise de Raigecourt, et de *fac-simile*. Elle a donc une incontestable supériorité sur l'édition de 1814.

Il est permis toutefois de se demander pourquoi l'édition de 1861 ne reproduit pas intégralement le texte de M. Ferrand. Certains passages ont été supprimés. Nous citerons notamment ceux-ci :

« Cette vérité perçait malgré les entraves dont l'entourait sans cesse l'inquiétude d'un gouvernement tyrannique, qui, en succédant à tant de révolutions, semblait vouloir à lui seul absorber et surpasser tous leurs excès [1]. »

« Murs consacrés par les larmes..., votre vue, votre nom même a fini par importuner un gouvernement pour qui tout ce qui existait avant lui était un sujet d'inquiétudes et de jalousie! Dans son impatience d'anéantir tout ce qui l'avait précédé, il a ordonné votre destruction... Pourquoi ne vous êtes-vous pas alors entr'ouverts sous les pas de ce nouvel Abiron [2] ? »

« Elle (la Convention) avait légué ces sentiments au Directoire qu'elle enfanta; lui-même, renversé par un souffle, les légua à la puissance qui le remplaçait. Celle-ci, devenue colossale à force de sang, de perfidies et de victoires, fondait sur les mêmes sentiments son épouvantable empire, lorsqu'une coalition sans exemple a détruit ce colosse, moins encore par la terreur de ses armes que par l'ascendant de sa loyale et bienfaisante générosité. [3] »

Il n'est pas difficile de démêler la pensée qui a dicté la suppression des passages que nous venons de citer. Toutefois,

---

[1] Préface.

[2] *Eloge historique*, p. 94; cf. nouvelle édition, p. 92, 93.

[3] *Eloge historique*, p. 132, cf. nouvelle édition, p. 131.

nous avouons ne pas la comprendre, et ne pas reconnaître le droit qu'auraient eu les nouveaux éditeurs de l'œuvre du comte Ferrand, quelque proximité de lignage qui les unisse à lui, de mutiler ainsi cette œuvre. C'est montrer une crainte puérile d'offenser le second empire, pour lequel les déclamations du comte Ferrand contre le premier empire doivent être bien indifférentes et fort inoffensives.

Ce ne sont pas les seules suppressions que nous ayons remarquées. Nous en pourrions relever d'autres, encore moins motivées, puisqu'elles portent sur des passages [1] où les excès de la Révolution sont énergiquement et justement flétris. Le comte Ferrand, qui, plus d'une fois, eut à souffrir de la censure officielle du régime impérial, n'eut pas dû être victime de nos jours d'une censure posthume et officieuse : il ne la méritait à aucun titre.

Deux ans avant la publication d'une édition nouvelle de l'*Eloge* du comte Ferrand, M. Alphonse Cordier (de Tours) avait écrit une vie de Madame Elisabeth. « Notre but, dit-il dans son introduction, a été de montrer Madame Elisabeth comme princesse accomplie, comme amie dévouée et comme innocente victime d'expiation ; de là les trois divisions naturelles de notre livre : *vertus*, *correspondance* et *martyre* de Madame Elisabeth. » M. Alphonse Cordier rappelle quels ont été ses devanciers, et cite en particulier M. Ferrand : « Nous avons emprunté beaucoup de choses, écrit-il, à cet excellent ouvrage, qui cependant est moins une vie qu'une oraison

[1] Pages XIII-XV, XVIII-XX, XXI-XXII de la préface

funèbre. » Nous avons, en effet, été frappé de la libéralité des emprunts faits à l'*Eloge historique de Madame Elisabeth*. M. Cordier s'est peut-être un peu trop souvenu que le livre du comte Ferrand n'était pas en 1859 entre toutes les mains : il y a fait plus que des *emprunts*, il l'a copié presque textuellement, sans indication, sans guillemets, se bornant à insister sur quelques points qui n'offraient pas des développements suffisants, et à intercaler dans le récit, à leur date, les lettres de la princesse. Les éditeurs du comte Ferrand n'ont pas été sans s'apercevoir du procédé, et ils l'ont qualifié avec une rare indulgence : « L'auteur d'une de ces publications, disent-ils, a cru devoir faire plus, en copiant textuellement, *par un sentiment de respect sans doute*, une partie considérable de l'œuvre de M. Ferrand [1]. »

Malgré tout, le volume de M. Cordier, outre la sincérité de l'hommage rendu à Madame Elisabeth, a le mérite de mieux mettre en lumière la vie de la princesse, par la réunion chronologique des lettres éparses dans l'ouvrage du comte Ferrand.

Presque en même temps que M. Cordier, M. de Barghon-Fort-Rion faisait paraître un ouvrage sur Madame Elisabeth. Cet ouvrage, qui porte le titre trompeur de : *Mémoires de Madame Elisabeth de France*, n'offre rien d'original. A une courte et insignifiante notice sur la vie de la princesse, l'auteur a joint les documents suivants : les lettres de Madame Elisabeth, textuellement reproduites d'après l'ouvrage de M. Ferrand ; les pièces du procès de la princesse ; la portion

---

[1] Avertissement, p. IV.

de l'écrit de Chauveau-Lagarde sur les procès de Marie-Antoinette et de Madame Elisabeth concernant cette dernière ; enfin, les *Fragments historiques* de Turgy, qu'a donnés Eckard dans ses *Mémoires sur Louis XVII*. M. de Barghon, qui s'abstient en général d'indiquer les sources où il a puisé, cite pourtant à deux reprises une collection privée d'où il a tiré une anecdote relative à Simon, le geôlier de Louis XVII, et le récit authentique du procès de Madame Elisabeth. M. de Barghon nous semble avoir fait un peu comme cet académicien qui avait, à ce qu'il paraît, commis la méprise fâcheuse de « confondre ses extraits avec ses propres réflexions. » Les citations empruntées à la *collection de M. de Barghon-Monteil, ancien garde-du-corps du Roi*, ne sont que de simples extraits d'ouvrages imprimés. Qu'on ouvre l'*Eloge* du comte Ferrand, et l'on y trouvera *textuellement* [1] l'anecdote sur Simon. Et si l'on veut prendre la peine de recourir à l'ouvrage intitulé : *Procès de Louis XVI* [2], on reconnaîtra que le récit du procès de Madame Elisabeth y est emprunté mot pour mot.

L'auteur anonyme du petit volume intitulé : *Madame Elisabeth et son temps*, ne raconte pas seulement la vie de la princesse ; il donne place aussi à des considérations sur la triste et orageuse époque où elle vécut. La chaleur des convictions est certes digne d'éloges, mais il ne faut pas qu'elle dépasse les bornes : un discours perd de sa force quand il est

---

[1] Page 184.

[2] *Procès de Louis XVI, roi de France..., suivi des procès de Marie-Antoinette, de Madame Elisabeth*, etc. Paris, Lerouge, 1798, t. II, p. 393-414.

délayé et reproduit sous toutes les formes. La biographie de Madame Elisabeth aurait gagné à être dégagée de ces continuelles déclamations contre l'esprit révolutionnaire, de ces tirades, de ces apostrophes qui font un peu — sauf la différence des âges — le pendant des phrases emphatiques du comte Ferrand. L'auteur eût dû imposer plus de modération à sa verve; il eût dû surtout mettre plus de retenue dans son langage, qui n'est pas toujours assez respectueux pour de royales infortunes.

On voit que l'ouvrage du comte Ferrand est pour ainsi dire le seul où nous ayons à puiser. Et c'est moins dans l'*Eloge* que dans les lettres même de Madame Elisabeth qu'il faut chercher sa vie. Jusqu'à ce que les portes de la tour du Temple se referment sur la famille royale, dont les souffrances n'ont plus alors pour témoins que le fidèle Cléry et quelques autres serviteurs dévoués, Madame Elisabeth nous initie complètement à ses occupations, à ses sentiments, à ses craintes, à ses douleurs. C'est elle surtout que nous laisserons parler.

II.

Dernier fruit de l'union du vertueux dauphin, si prématurément ravi à la France dont il aurait pu faire le bonheur, et de Marie-Joséphine de Saxe, seconde dauphine, Madame Elisabeth naquit le 23 mai 1764. Elle ne connut ni son père ni sa mère : le dauphin mourut le 20 décembre 1765, et la jeune princesse n'avait pas trois ans quand mourut la dauphine, le 13 mars 1767. Placée avec sa sœur Clotilde, plus

âgée qu'elle de cinq ans, sous la direction de Mme de Marsan, née de Rohan, gouvernante des enfants de France, elle annonça bientôt des dispositions toutes différentes de celles de sa sœur aînée. Autant Madame Clotilde était douce et soumise, autant Madame Elisabeth se montra vive et emportée. Elle ne tarda pas à dompter cette nature violente, et à porter vers le bien les trésors d'énergie et de puissance morale qu'elle renfermait. Quand on avait parlé à son cœur, la résistance cessait aussitôt; bientôt un regard de reproche suffit à contenir cette enfant autrefois si insoumise.

Quelques voyages à Compiègne et à Fontainebleau, des courses à Saint-Cyr, d'où elle rapportait de vives et salutaires impressions, telles furent les distractions de cette première enfance. Madame Clotilde entourait sa jeune sœur de ses soins et de ses exemples : premières semences de vertu qui devaient produire des germes féconds. A onze ans, Madame Elisabeth dut se séparer à la fois de cette sœur aimée et du guide précieux de ses jeunes années. Madame Clotilde partit pour Turin, où la future reine de Sardaigne devait porter le parfum de ses vertus; Mme de Marsan rentra dans la vie privée. Ce furent des coups douloureux pour l'âme aimante de Madame Elisabeth. Elle se consola auprès de deux amies dont l'affection et le dévouement l'accompagnèrent dans ses malheurs, Mlles de Causans et de Mackau.

Nous avons hâte d'arriver à ces correspondances qui vont nous montrer Madame Elisabeth peinte par elle-même.

Madame Elisabeth a quatorze ans; l'une de ses jeunes amies, qui avait partagé son éducation, vient, en épousant M. de Bombelles, d'être nommée dame de la princesse :

« Enfin, voici mes vœux remplis, lui a dit Madame Elisabeth ; » tu es à moi. Qu'il m'est doux de penser que c'est un lien de » plus entre nous et que rien ne pourra le rompre. » C'est à Mme de Bombelles qu'est adressée la première lettre qui nous ait été conservée, simple billet sans date. Il y est parlé du combat d'Ouessant, livré le 27 juillet 1778.

« Je n'ai que le temps, mon ange, de vous dire qu'il y a eu une affaire entre les deux flottes, que le premier choc a été très vif, qu'ensuite elles se sont séparées, et que la nôtre s'est avancée pour un second, mais que les Anglais se sont retirés... Il y a dix vaisseaux fort endommagés, et nous, nous n'en avons que deux, qui seront en état de repartir dans huit jours. »

C'est le cœur de la française qui bat dans ces lignes ; voici maintenant comme parle le cœur de l'amie :

« Je te prie de me dire de quoi se mêle M. de Lassonne de décider qu'il faut que je sois un mois sans te voir. Il n'est ni mon médecin ni le tien... Si c'était M. Le Monnier (médecin de Madame Elisabeth) qui eût dit cela, il faudrait bien s'y résoudre ; mais M. de Lassonne n'a rien à dire sur ce qui me regarde... Adieu, mets ta lettre dans celle de Bombelles, mais demande avant de m'écrire si cela ne peut te faire mal. Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur. »

Il fut question vers cette époque de plusieurs mariages pour Madame Elisabeth : les noms du prince de Portugal, du duc d'Aoste, et même de l'empereur Joseph II furent mis en avant ; ces projets n'eurent pas de suite. Madame Elisabeth vivait fort retirée, entourée des dames attachées à sa personne, donnant son temps à Dieu et aux travaux sérieux. Elle-même s'était tracé son règlement de vie. Elle s'interdit la lecture des romans. L'étude de l'histoire, des langues et

des belles-lettres, le dessin et la peinture, une correspondance assez étendue, des causeries avec ses frères et en particulier avec le comte de Provence, qui se plaisait à la seconder dans ses études, le travail des doigts où elle excellait, quelques promenades à pied et à cheval, voilà l'emploi de cette vie simple et réglée. Les dames de la princesse étaient pour elle comme des sœurs : elle prenait intérêt à tout ce qui les concernait, aimait à jouer avec leurs enfants, les visitait assiduement dans leurs maladies.

On connaît la touchante anecdote du mariage de Mlle de Causans; on sait comment Madame Elisabeth, pour doter son amie, sut se priver pendant cinq ans des trente mille livres d'étrennes que le Roi lui donnait annuellement, et l'on se rappelle ce mot qu'elle aimait à répéter : « Moi, je n'ai pas » d'étrennes, mais j'ai ma Raigecourt. »

Une longue et précieuse correspondance de Madame Elisabeth avec Mlle Marie de Causans va nous permettre d'apprécier à la fois la tendresse de l'amie et l'élévation de sentiments de la princesse.

III.

Mme de Causans est à la mort; elle vient d'être administrée. Madame Elisabeth écrit à sa fille Marie de Causans (8 décembre 1785) :

« Il m'en coûte bien depuis trois semaines d'être princesse. C'est souvent une terrible charge, mais jamais elle ne m'est plus désagréable que lorsqu'elle empêche le cœur d'agir. »

Madame Elisabeth revient à plusieurs reprises sur ce regret :

« La prudence, mon cœur, la crainte d'abréger encore les jours de votre mère par la moindre émotion, me forcent à faire de nouveau à Dieu le sacrifice que je lui avais déjà fait de ne pas voler chez elle. Il m'en coûte plus que vous ne pouvez l'imaginer. »

Sa délicatesse se préoccupait de l'interprétation qui pourrait être donnée à sa conduite; elle craignait qu'on pût douter de son affection :

« Adieu, mon cœur, écrit-elle; aimez-moi un peu et ne m'écrivez qu'un mot *pour me dire que vous n'êtes point fâchée*, car cette idée ajoute encore beaucoup à ma peine. »

Le malheur prévu arrive; voici les accents que trouve Madame Elisabeth pour consoler son amie :

« Votre lettre, mon cœur, m'a pénétrée et d'admiration et de douleur. Oui, sans doute, votre mère jouissait déjà du bonheur qui lui est réservé : il est impossible de n'être pas consolé de la voir pénétrée de l'amour de Dieu et du désir de le posséder à jamais...Vous n'avez pas besoin de la prier de se souvenir de vous. Soyez sûre qu'elle ne cessera de veiller sur ses enfants et de demander tout ce qui leur sera utile : aussi suis-je bien reconnaissante que vous m'ayez mise du nombre. Je redoute, comme vous, ces faiblesses qui vous ont effrayée : il faut mettre, à son exemple, nos craintes et nos désirs au pied du crucifix; lui seul peut nous apprendre à supporter les épreuves que le Ciel nous destine. C'est là le livre des livres, mon cœur; lui seul élève et console l'âme affligée. »

Et quand les premiers moments de la douleur sont passés, alors que l'âme, se repliant sur elle-même, sent avec non moins de force, mais avec plus de raison, la profondeur du

vide qui s'est fait, Madame Elisabeth soutient et fortifie son amie en ces termes :

« Vous n'aviez jamais pensé que votre mère pouvait vous être enlevée; vous vous reposiez de tout sur sa vigilance, sur ses soins : souvent elle vous évitait des peines en prévenant de petites fautes, peut-être même sans que vous vous en fussiez doutée. Maintenant, son souvenir vous accable. Cet amour-propre, qui était satisfait de plaire à votre mère, cherche une autre pâture; il en a besoin. La seule qui lui convienne est Dieu; il y trouvera son compte, si vous le lui livrez tout entier. »

Dans d'autres lettres, la princesse insiste encore :

« Je suis convaincue que vous n'aurez pas autant de peine que vous le craignez pour vous décider à vous approcher des sacrements. Vous en sentirez le besoin, mon cœur, et pour peu que vous ayez été exacte à le faire deux ou trois mois, cela ne vous coûtera plus par la suite. »

« Lorsque vous êtes trop tourmentée, jetez un regard sur Jésus-Christ, et vous verrez qu'il a plus de sentiment et de prévenance pour vous que vous n'en pourriez attendre de tous les hommes : il est continuellement à la porte de votre cœur, il ne demande qu'à entrer; ouvrez-lui promptement, de peur qu'il ne s'en éloigne pour trop de temps. »

Le souvenir de M^me^ de Causans revient parfois, et d'une façon touchante :

« J'ai fait mes pâques ce matin; je me suis rappelé une certaine semaine-sainte que j'ai passée avec votre mère. Que nous étions heureuses! Jamais je n'en passerai de pareille. Elle m'assura que je persévérerais; elle en sera la cause. Ses exemples, cette dernière parole, la lettre qu'elle m'a écrite, tout me donne de la confiance. Vous lui avez dit de me mettre au nombre de ses enfants. Ah! j'y suis bien de cœur, car je l'aimais bien, bien tendrement. »

Une autre préoccupation qui apparaît constamment dans ces lettres, c'est la situation de Mme de Raigecourt. Tandis que sa mère se mourait, Mme de Raigecourt était à Fontainebleau, très gravement malade à la suite de couches. On dut lui laisser ignorer pendant longtemps la perte qu'elle avait faite. Enfin Marie de Causans vint rejoindre sa sœur, et elles pleurèrent ensemble. Mais Mme de Raigecourt eut besoin de longs ménagements :

« Sa position est terrible, écrit Madame Elisabeth (1er mars 1786); il faut qu'elle ne fasse rien qui la fatigue, et aussi il est nécessaire qu'elle chasse les idées noires qui l'occupent sans relâche. »

Dans une de ses lettres, la princesse vient de rappeler le souvenir de Mme de Causans, et elle ajoute :

« Mais j'ai peur de vous attendrir en vous rappelant un souvenir aussi touchant que pénible pour votre cœur. N'en parlez pas à votre sœur : sa santé exige plus de ménagements. »

Mme de Raigecourt est à Plombières, et Madame Elisabeth écrit à sa sœur :

« Je compte la bien prêcher toutes les fois que je lui écrirai, pour qu'elle prenne exactement ses bouillons, ce que je crois bien essentiel... J'espère que vous en ferez autant de votre côté, afin qu'elle n'en prétexte pas cause d'ignorance. »

On reconnaît bien à ces sollicitudes la princesse qui écrivait à Mme de Bombelles : « L'amitié est une seconde vie qui nous soutient en ce bas monde. »

IV.

Au milieu de ces épanchements de l'amitié, on trouve parfois la trace des préoccupations du moment. Ce n'est qu'un mot jeté en courant; plus tard, les entretiens sur ce sujet deviendront plus fréquents et plus sérieux.

« 28 août 1785.

» Dites à Raigecourt que j'ai vu M. de Calonne, que cela s'est très bien passé, que nous sommes les meilleurs amis du monde. »

« Février 1786.

« A propos de procès, le cardinal est au criminel. Dieu sait quand et comment cela finira. En attendant, il ne jouit pas du beau temps qu'il fait, et c'est ce qui, à sa place, me pénétrerait de douleur. »

La lettre finit ainsi :

» Ma santé est bonne; je vais déjeûner, et puis à la chasse. »

« J'ai été très dissipée cette année, écrit-elle le 10 avril 1786. Le voyage de Saint-Cloud et même l'été m'avaient absolument ôté ce goût de la vie presque solitaire que je mène. Je m'ennuyais, je me déplaisais chez moi. »

Evidemment, Madame Elisabeth s'accuse auprès de son amie dans les lignes qui précèdent, et elle rend plus exactement ses impressions quand elle dit :

« Je suis bien faible et d'autant plus coupable que rien ne me distrait, ni chagrin, ni inquiétude, ni plaisir bien vif. »

Elle avait souvent de ces heures de découragement :

« Il faut féliciter le pauvre petit Stanislas (enfant que Mme de Raige-

court perdit aussitôt après sa naissance) d'avoir reçu sa récompense d'aussi bonne heure. Qu'il est heureux! qu'il est heureux! et qu'il a évité de dangers auxquels il aurait peut-être succombé pendant sa vie! »

Mais quelle piété ardente et sincère la soutenait! On en trouve à toutes les pages de sa correspondance l'expression pleine de simplicité et de conviction :

« Pourquoi attachons-nous tant de prix à sentir que Dieu nous aime et s'occupe de nous? Parce que notre amour-propre y trouve son compte. Mettons-le de côté; allons à Dieu tout simplement : que la foi nous fasse voir qu'il n'abandonne jamais ses enfants. »

« Vraiment, nous serions de grands ingrats si nous n'aimions pas Dieu par-dessus toute chose. Et qu'importe que le monde nous aime ou nous haïsse! pourvu que nous soyons bien avec Dieu, nous serons heureux, et c'est ce que nous devons espérer de lui seul. »

« Dieu a beau avoir l'air sévère; il est toujours plein de miséricorde pour ceux qui le servent fidèlement. »

« Que vous êtes heureuse, mon cœur, de communier à la messe de minuit! C'est tout ce que je désire et ce qui ne m'arrivera jamais. »

Madame Elisabeth goûtait ces entretiens religieux qui élèvent et fortifient l'âme :

« J'ai vu ces jours-ci un homme que votre mère aimait et estimait comme il le mérite; nous avons passé deux heures avec lui. Je voudrais pouvoir vous rendre tout ce qui s'est dit de bon, de saint, d'aimable. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la veille nous avions conclu de toutes nos réflexions que, lorsqu'on était véritablement à Dieu, l'on n'était jamais malheureux, quelque peine, quelque chagrin qu'il fallût supporter, parce que nous étions toujours secourus par une main bien puissante qui partage, qui ressent nos douleurs autant que nous, qui, lorsque nous nous en rapportons absolument à lui, nous soulage, nous donne de la force, nous console. »

V

Avant que l'horizon ne s'obscurcisse, avant que le flot des idées nouvelles, triste précurseur du flot révolutionnaire qui engloutira la monarchie tout entière, ne vienne battre les murs du royal château de Versailles ou de la petite maison de Montreuil, arrêtons-nous sur ces dernières années de bonheur et de calme, sur cette vie douce et pure, que ne trouble point encore le bruit des passions du dehors.

En 1781, le Roi avait donné à Madame Elisabeth une charmante habitation à Montreuil. Pendant l'été, elle s'y rendait presque journellement. Elle se trouvait heureuse dans cette retraite où les importuns ne pénétraient pas, où rien ne venait l'arracher à ses pieuses occupations. Chacun la vénérait, car elle savait le chemin de la cabane du pauvre, et elle s'asseyait parfois au chevet du mourant :

« J'ai bien été me promener à Montreuil tous ces jours-ci, écrit-elle en février 1786, et j'y ai joui du triste spectacle d'un agonisant, un nommé Pecher, que votre sœur connaît. Il est mort en six heures de temps. Je suis fâchée de sa mort : c'était un homme intelligent et actif. Je lui ai vu recevoir le bon Dieu ; je ne crois pas que cela s'efface de longtemps de ma mémoire. Priez pour que j'en profite. »

« Madame donne ici un grand exemple, » dit à la princesse le prêtre qui avait administré le mourant.

— « Monsieur, répondit-elle, j'en reçois un bien plus grand et que je n'oublierai jamais. »

Comme Marie-Antoinette à Trianon, Madame Elisabeth

aimait à Montreuil à s'occuper des soins de la campagne. Elle voulut avoir un vacher suisse pour ses vaches, et en fit demander un, par Mme de Raigecourt, à Mme de Diesbach. Le pauvre paysan ne cessait de s'extasier sur la bonté de Madame Elisabeth. « Ah! Madame, disait-il à Mme de Bombelles, » quelle bonne princesse! Non, la Suisse entière ne contient » rien d'aussi parfait. » Madame Elisabeth sut bientôt qu'il manquait quelque chose au bonheur du *bon Jacques* : il avait laissé une fiancée en Suisse. La princesse fit venir la jeune fille, la dota, et le vacher fut au comble de ses vœux.

Pour subvenir aux dépenses de Montreuil et répandre les bienfaits que sa charité distribuait si largement, Madame Elisabeth n'avait que sa pension. Sa première femme de chambre fut souvent obligée de lui avancer de l'argent sur le mois suivant. Ses aumônes passaient avant ses dépenses d'agrément. Plus d'une fois elle se refusa une parure ou un bijou, en disant : « Nous soutiendrons quelques malheureux » de plus avec l'argent que cela me coûterait. » Elle refusa d'acquérir un ornement de cheminée du prix de quatre cents francs qu'un marchand vint lui offrir : « Avec quatre cents » francs, dit-elle, je puis monter deux petits ménages. »

Madame Elisabeth paraissait peu à la cour. Elle préférait aux fêtes et aux divertissements de pieux entretiens avec sa tante Madame Louise, ou des visites à Saint-Cyr. Dans ce milieu où la frivolité et la licence du temps laissaient leur empreinte, elle ne se sentait pas à sa place. Mais quand elle y était, le respect qu'elle inspirait était si profond que chacun imposait à son langage une réserve respectueuse, et la malignité n'osait se donner carrière en sa présence.

Dans l'intérieur de la famille royale, Madame Elisabeth ne trouvait pas encore cette intimité que le malheur devait apporter; mais on savait apprécier ses vertus et sa réserve. La sœur de Louis XVI s'occupait avec sollicitude de sa nièce, Madame Royale, qui, de bonne heure, ressentit un vif attachement pour sa tante. Premiers liens qui devaient se resserrer dans de si cruelles et si douloureuses étreintes !

VI

Reprenons la correspondance de Madame Elisabeth. La révolution commence. La princesse est inquiète ; déjà elle pressent des périls et des malheurs. Elle écrit à la date du 15 mars 1787 :

« Vous me demandez, mon amie, comment je passe mon temps; je vous répondrai : assez tristement, parce que je vois bien des choses qui m'affligent. Cette fameuse assemblée des notables est réunie... Que fera-t-elle? Rien, que faire connaître au peuple la situation critique où nous sommes. Le Roi est de bonne foi dans les conseils qu'il leur demande; le seront-ils autant dans ceux qu'ils lui donneront? Je ne le crois pas. J'ai peu d'expérience, et le tendre intérêt que je prends à mon frère me force seul à m'occuper de ces objets, beaucoup trop sérieux pour mon caractère. Mais je ne sais, il me semble qu'on prendra une marche entièrement opposée à celle qu'on devrait tenir. »

« J'ai un pressentiment que tout cela tournera mal. Pour moi, si ce n'était mon attachement pour le Roi, je me retirerais à Saint-Cyr. Les intrigues me fatiguent, elles ne s'accordent point avec mon humeur. J'aime la paix et le repos; mais ce n'est pas dans l'instant où mon frère est malheureux que je me séparerai de lui »

Dans la même lettre, Madame Elisabeth se plaint de la froideur de la Reine à son égard :

« La Reine est très pensive. Quelquefois nous sommes des heures entières seules, sans qu'elle profère un mot. Elle semble me craindre. Eh! qui peut cependant prendre un intérêt plus vif que moi au bonheur de mon frère? »

Ces dispositions étaient variables, car dans une lettre du 25 juin suivant [1], nous lisons :

« La Reine est fort bien pour moi en ce moment; nous devons aller ensemble à Saint-Cyr, qu'elle appelle mon berceau. Elle appelle Montreuil mon petit Trianon. J'ai été au sien sans aucune suite ces jours derniers avec elle, et il n'y a pas d'attention qu'elle ne m'y ait montré. Elle y avait fait préparer une de ces surprises dans quoi elle excelle. Mais ce que nous y avons fait le plus, c'est de pleurer sur la mort de ma pauvre petite nièce [2]. »

C'est ici que le caractère intelligent et ferme de la princesse va se révéler pleinement. Elle suit d'un œil clairvoyant les phases du mouvement; elle note avec crainte les symptômes de la révolution, et souvent elle met le doigt sur la plaie avec un tact et un sens profonds :

« Il me semble qu'il en est du gouvernement comme de l'éducation, que rien n'est plus mauvais. Il ne faut dire *je le veux* que lorsque l'on est sûr d'avoir raison. Mais lorsqu'on l'a dit, on ne doit jamais relâcher de ce que l'on a prescrit. »

Ce que Madame Elisabeth ajoute dénote une rare intelligence de la situation :

---

[1] Reproduite en *fac-simile* par M. de Beauchesne dans son bel et touchant ouvrage sur *Louis XVII*, t. I, page 22.

[2] Sophie de France, morte le 19 juin 1787, à onze mois et dix jours.

« Je crois bien que ma belle-sœur se conduirait ainsi. Mais elle ne connaît pas encore l'âme de mon frère, qui craint toujours de se tromper, et qui, le premier mouvement passé, n'est plus tourmenté que par la crainte d'avoir fait une injustice. Vous verrez que le parlement sera rappelé avant six mois, et avec lui Necker et les Etats-Généraux : c'est un mal que nous n'éviterons pas, et j'aurais voulu qu'ils eussent été convoqués il y a un an, nous en serions quittes. Au lieu de cela, on dispute, on s'aigrit. Ce que le Roi fera par clémence, on dira que c'est par peur, car on ne lui rendra pas la justice qu'il mérite. Pour moi, qui lis dans son cœur, je sais bien que toutes ses pensées sont pour le bonheur de son peuple. Mais il le ferait plus sûrement en s'isolant moins de sa noblesse; on lui conseille le contraire. Dieu veuille qu'il ne s'en repente jamais ! Je n'ose lui parler à cœur ouvert sur mille choses que je vois et dont il ne se doute pas, parce que son âme est si belle que l'intrigue y est étrangère. Ah! que ne puis-je m'y soustraire et vivre suivant mon goût ! »

« Mon cœur, écrivait Madame Elisabeth, est si plein des peines du Roi que je ne puis vous parler d'autres choses. »

Elle ne se faisait pas illusion sur le danger de la situation : « Nous marchons, disait-elle, sur un sable mouvant. »

Ce n'est que plus d'un an après que nous retrouvons l'expression de sa pensée. Elle écrit à la date du 29 mai 1789 :

« Tout va plus mal que jamais. Le Roi seul paraît satisfait de la tournure que prennent les choses. Peu de souverains le seraient à sa place; mais il a sur tout cela une manière de voir qui est trop heureuse pour lui... Je ne vous engage pas à revenir; vous trouveriez peut-être les routes teintes de sang. Pour moi, j'ai juré de ne jamais quitter mon frère, et je tiendrai mon serment. »

La princesse ne voyait que trop la pente fatale sur laquelle on était engagé, et son énergie voulait prévenir de tels malheurs :

« Les députés, victimes de leurs passions, de leur faiblesse ou de la séduction, courent à leur ruine, à celle du trône et de tout le royaume. Si dans ce moment-ci le Roi n'a pas la sévérité nécessaire pour faire couper au moins trois têtes, tout est perdu. »

Parfois cependant, Madame Elisabeth se rattachait à l'espérance; elle n'avait point encore complètement perdu cette disposition dont elle parle dans une lettre du 1er décembre 1785 : « Je ne sais pourquoi, mais je suis toujours prête à espérer. Ne m'imitez pas ; il vaut mieux craindre sans raison que d'espérer ainsi : le moment où les yeux s'ouvrent est toujours moins fâcheux. » A propos du repas des gardes du corps (1er octobre 1789), elle écrit :

« Il faut convenir que notre nation a des momens charmans... Les cris de *vive le Roi et la Reine!* n'ont pas cessé; les grenadiers en avaient la gorge arrachée. Dans ce moment, le cœur était bien de la partie. Je ne puis vous rendre le plaisir que j'ai éprouvé. Le sang français est toujours le même; on lui a donné une dose d'opium bien forte; mais elle n'a pas attaqué le fond de leur cœur, et l'on aura beau faire, il ne changera jamais. »

VII

Quelques jours après, quel changement de ton! Madame Elisabeth est à Paris. Accourue de Montreuil à la première nouvelle du danger qui menaçait le Roi, elle l'a suivi dans ce douloureux voyage, véritable convoi de la monarchie.

« Paris, le 8 octobre 1789.

« Ma date seule vous dit à quel degré nos infortunes sont parve-

nues. Nous avons quitté le berceau de notre enfance. Que dis-je, quitté ! on nous en a arrachés !... Quelle route ! quelles affreuses images ! Jamais, jamais elles ne s'effaceront de ma mémoire... Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes prisonniers ici ; mon frère ne le croit pas, mais le temps le lui apprendra. Nos amis sont ici ; ils pensent comme moi que nous sommes perdus. »

Toute espérance n'est cependant point encore bannie. Quelques jours après, Madame Elisabeth écrit :

« J'espère qu'avec du temps, une conduite soutenue, nous pourrons regagner l'amour des Parisiens, qui n'ont été que trompés. »

La princesse n'est point encore arrivée à ce sublime degré d'abnégation qu'elle atteindra plus tard. Elle dit dans cette même lettre, adressée à l'abbé de Lubersac :

« Croiriez-vous bien, Monsieur, que tous nos malheurs, loin de me ramener à Dieu, me donnent un véritable dégoût pour tout ce qui est prière. Demandez au Ciel pour moi la grâce de ne pas tout abandonner. »

La révolution suit son cours : le décret sur les biens du clergé est rendu par l'Assemblée constituante. Puis viennent de nouveaux excès et de nouveaux crimes.

« Il faudra bien, écrit Madame Elisabeth, se soumettre et attendre avec résignation la punition que le Ciel nous réserve ; car il ne permettra pas que cela reste sans vengeance. »

Et à propos de l'exécution du marquis de Favras, elle dit ces belles paroles que le Roi martyr devait faire entendre du haut de l'échafaud, et qu'elle-même un jour devait s'appliquer :

« Je souhaite que son sang ne retombe pas sur ses juges. »

Madame Elisabeth fit de vives instances pour empêcher Louis XVI de se rendre à l'assemblée; elle voulait au moins qu'il s'assurât des dispositions avec lesquelles il serait accueilli. Mais Necker l'emporta : le Roi y alla le 4 février 1790.

« Depuis que le Roi a fait cette démarche, écrit-elle, démarche qui le met, dit-on, à la tête de la révolution, et qui, à mon gré, lui ôte le peu de couronne qu'il avait encore, l'assemblée n'a pas imaginé de faire quelque chose pour lui. Les folies se suivent, et le bien n'en résultera certes pas. »

« Si nous avions su profiter du moment, croyez que nous aurions fait beaucoup de bien. Mais il fallait avoir de la fermeté, il fallait affronter les dangers; nous en serions sortis vainqueurs. »

« Je regarde la guerre civile comme nécessaire, écrit-elle encore. Premièrement, je crois qu'elle existe, parce que, toutes les fois qu'un royaume est divisé en deux partis, toutes les fois que le parti le plus faible n'obtient la vie sauve qu'en se laissant dépouiller, il m'est impossible de ne pas appeler cela une guerre civile. De plus, l'anarchie ne pourra jamais finir sans cela; plus on retardera, plus il y aura de sang répandu. Voilà mon principe; si j'étais Roi, il serait mon guide. »

Quelques distractions étaient encore permises à Madame Elisabeth : elle pouvait aller se reposer à Saint-Cloud des craintes et des émotions de Paris :

« Nous voilà revenus à Saint-Cloud, à ma grande satisfaction, écrit-elle le 29 août 1790 à M^me^ de Raigecourt; car Paris est beau, mais dans la perspective, et ici, j'ai le bonheur de le bien voir comme je veux. Je n'entends plus tous ces vilains crieurs qui à présent ne se contentent plus d'être à la porte des Tuileries, mais parcourent tout le jardin, pour que personne ne puisse ignorer toutes ces infamies. »

On rencontre parfois dans cette correspondance des sail-

lies, mêlées aux choses plus sérieuses, qui viennent révéler le tour d'esprit de la princesse :

« Tu sais le décret pour le clergé : et je vois d'ici tout ce que tu dis, tout ce que tu penses, combien tu estropies de bras, en fermant les yeux et disant : *Enfin, Dieu le veut; c'est bien, c'est bien, il faut se soumettre.* Et puis, tu ne te soumets pas plus qu'une autre, ne va pas le croire, parce que tu es très résignée dans le premier moment; et puis la tête de ma Raigecourt s'échauffe, telle réflexion l'agite, telle crainte la tourmente, telle personne court des risques : que deviendra-t-il? le forcera-t-on à agir contre son devoir et sa conscience, etc., etc.? Et voilà Raigecourt aux champs, tout en disant : *Mon Dieu, je vous l'offre.* Ayez la bonté, Mademoiselle, de ne pas tant vous tourmenter. M. de Condorcet a décidé qu'il ne fallait pas persécuter l'Eglise pour ne pas rendre le clergé intéressant, parce que, dit-il, cela nuirait infiniment à la Constitution. Ainsi, mon cœur, point de martyre, Dieu merci, car je t'avoue que je n'ai pas de goût pour ce genre de mort. »

Cette pensée revient à plusieurs reprises :

« Si le temps des persécutions allait revenir, ah! je demanderais au Ciel de me retirer de ce monde, car je ne me sens pas du tout le courage de les supporter. »

Les craintes augmentent, et le courage grandit avec elles :

« Je vois d'ici la persécution, étant dans une douleur mortelle de l'acceptation que le Roi vient de donner. Dieu nous réservait ce coup : qu'il soit le dernier, et qu'il ne permette pas que le schisme s'établisse, voilà tout ce que je demande. Au reste, cette acceptation a été donnée le jour de Saint-Etienne. Apparemment que ce bienheureux martyr doit être maintenant notre modèle. »

Et quelques jours après :

« Je n'ai point de goût pour le martyre, mais je sens que je serais très aise d'avoir la certitude de le souffrir, plutôt que d'abandonner

le moindre article de ma foi. *J'espère que si j'y suis destinée, Dieu m'en donnera la force.* »

VIII

L'âme de Madame Elisabeth luttait pourtant encore; on retrouve parfois la trace de ces amertumes et de ces découragements dont elle se plaignait à l'abbé de Lubersac.

« Tout cela, écrit-elle en parlant des événements, fait un très mauvais effet sur mon âme, car, loin de me rendre dévote, cela m'ôte tout espoir que la colère de Dieu s'apaise. »

« Ce dîner à une heure et demie rend la matinée si courte qu'il ne reste que le temps de tourner dans sa chambre et un peu de prier le bon Dieu, *ce qui, par parenthèse, va bien mal aujourd'hui.* Ainsi, ayez la bonté de prier pour moi. »

La piété de Madame Elisabeth devenait cependant chaque jour plus ardente :

« Excepté mon office, je ne fais rien de bien; mais, comme de longtemps je n'aurai le moment de respirer, je tâche d'arranger tout cela avec de fréquentes communions. »

« Tu te brûles le sang, écrit-elle encore à Mme de Raigecourt: tu te rends plus malheureuse encore que tu ne devrais. Tout cela, mon cœur, n'est pas dans l'ordre de la Providence. Il faut se soumettre à ses décrets, il faut que cette soumission nous porte au calme; sans cela elle n'est que sur nos lèvres et non dans notre cœur. »

Et quelque temps après :

« J'éprouve depuis hier un calme qui ne peut venir que de Dieu.

et qui devrait m'engager à le servir fidèlement ; mais sur cela j'ai toujours bien des reproches à me faire. »

« Croyez, mon cœur, que je suis moins malheureuse que vous ne vous figurez : ma vivacité me soutient, et dans les momens de crise, Dieu m'accable de bonté. »

Madame Elisabeth eut, à cette époque, à prendre un grand parti : son confesseur, aumônier de Mesdames de France, les suivit dans l'émigration.

« Pense un peu, mon cœur, écrit-elle, aux angoisses où je serai la première fois que je m'adresserai à un autre prêtre, moi qui ai toujours été à l'abbé Madier depuis l'âge de neuf ou dix ans. Je suis à peu près décidée, je crois que je prendrai le confesseur de Mme Doudeauville. On en dit beaucoup de bien, et j'espère qu'il n'est ni trop doux ni trop sévère. Je te manderai ce qui en est lorsque j'y aurai été. »

« Je me suis confessée hier, j'ai été parfaitement contente. Il a de l'esprit, de la douceur, une grande connaissance du cœur humain. J'espère trouver en lui ce qui me manquait depuis longtemps pour faire des progrès dans la piété. »

« Je suis toujours fort contente de ma nouvelle connaissance. Elle veut connaître à fond ce que l'on pense, et ce n'est point une connaissance sèche ; elle aide beaucoup à se corriger.... Je t'avoue que je ne suis pas fâchée d'avoir été forcée de changer. Dieu, en cela comme en tout, m'a prévenue de grâces. »

« Je vois que, toute parfaite que je me croyais, j'aurais pour le moins passé quelques siècles dans le purgatoire, si le ciel n'y avait mis ordre ; mais heureusement il m'a adressé à un directeur doux sans être faible, instruit, éclairé, me connaissant déjà mieux que moi-même, et qui ne veut pas me laisser croupir dans ma langueur. »

Nous avons tenu à recueillir intégralement ces appréciations de la princesse, car le prêtre dont elle trace ici le por-

trait, celui qui la soutint dans la voie douloureuse où Dieu l'appelait, fut le dernier confesseur du Roi martyr, l'abbé Edgeworth de Firmont.

Sous cette direction pieuse et éclairée, Madame Elisabeth atteignit rapidement une haute perfection. Quelle admirable piété brille dans les lignes suivantes !

« Je serais bien malheureuse si tous ces événemens-ci n'étaient pas arrivés, car je serais restée dans un certain engourdissement que le monde aurait peut-être encore jugé parfait, mais qui franchement ne vaut rien du tout. C'est ainsi que Dieu tire du mal un bien; il a encore bien des maux à m'envoyer pour me faire parvenir à ce qu'il veut de moi. »

Et quelle résignation dans ce tableau de sa vie :

« Tranquillisez-vous, ma chère Raigecourt, votre amie n'est point dans l'état violent où vous la voyez. Je ne vous dirai point qu'elle ne soit extrêmement affligée; mais elle roule son existence comme elle la roulait l'année passée. Elle ne sort pas de Paris, mais elle va promener tant qu'elle veut; sa santé est bonne; elle a la possibilité de s'occuper sans trop de dégoût, enfin elle est aussi heureuse que possible dans sa position. Ne vous tourmentez donc pas pour elle, car vous voyez que cela n'en vaut pas la peine. »

Madame Elisabeth avait encore quelques rares distractions :

10 décembre 1790.

« J'ai été ce matin à Saint-Cyr. J'ai passé par le haut du parc de Versailles. Il faut convenir que c'est un beau lieu, et que, malgré la crotte indigne qu'il y a, il serait bien heureux de pouvoir y être encore. »

12 février 1791.

« Je vais monter à cheval avec la Reine et Lastic (Mme de Lastic, née de Montesquiou) à ce triste bois de Boulogne. Mais il fait un si beau temps que cela le rendra peut-être un peu plus gai. »

4 juin 1791.

« Je vais monter à cheval avec Bl... pour aller à.... De là je verrai ce pauvre Montreuil, et je n'ose ajouter Versailles; mais, quelqu'indigne qu'il soit, je t'avoue que je le regrette toujours un peu. »

Les événements politiques ne cessaient de la préoccuper; elle supportait avec peine l'inaction où l'on était plongé. Elle sentait qu'en restant à Paris le Roi demeurait le jouet de la révolution avant d'en devenir la victime, et elle eût voulu à tout prix le faire partir :

29 août 1790.

« Si tu veux savoir des nouvelles de ma petite santé, je te dirai que j'ai *beaucoup d'engourdissement dans les jambes.* »

24 octobre.

« J'ai vu.... Il est un peu à la désespérade. Son malade a toujours *de l'engourdissement dans les jambes,* et il craint que cela ne gagne tellement les jointures qu'il n'y ait plus de remède. »

3 novembre.

« Le précédent maître du lieu est plus déraisonnable que jamais. Ses créanciers le persécutent et finiront par faire mourir ses amis de chagrin. Rien de tout cela ne peut le décider à vendre son bien; des gens d'affaire se présentent de tous côtés; tout cela est mis au néant. »

On était dans ces jours sombres dont le calme relatif mais parfois troublé n'annonçait que trop l'approche de nouveaux orages : une scène tumultueuse venait d'avoir lieu, et Louis XVI y avait mis un terme en désarmant lui-même les gens fidèles venus pour le défendre :

2 mars 1791

« Tout est fort tranquille depuis ce moment-là, et je crois que c'est fini, parce que les méchans ont obtenu ce qu'ils voulaient, et que

nous autres bonnes bêtes ne voyons pas plus loin que le bout de notre nez, et donnons tête baissée dans tous les piéges que l'on nous tend. Je ne puis vous rendre combien cela me met en colère. »

18 mars.

« Je n'ai point de nouvelles à te mander d'ici. Tout est à peu près de même. Les méchans s'amusent à nos dépens ; les bons sont bêtes ; la France est prête à périr. Dieu seul peut la sauver ! J'espère qu'il le voudra. »

La princesse écrit au moment de la mort de Mirabeau :

« Les aristocrates le regrettent beaucoup. Depuis trois mois il s'était montré pour le bon parti ; on espérait en ses talens. Pour moi, quoique très aristocrate, je ne puis m'empêcher de regarder sa mort comme un trait de la Providence sur ce royaume ; je ne crois pas que ce soit par des gens sans principes et sans mœurs que Dieu veuille nous sauver. Je garde cette opinion pour moi, parce qu'elle n'est pas politique ; mais j'aime mieux mille fois celles qui sont religieuses. »

L'espoir qui paraît dans ses lettres ressemble à de l'ironie :

4 juin.

« Quand les grandes chaleurs seront passées, il faut croire que les têtes se calmeront, et que la liberté, que l'on proclame tant, sera pour tout le monde. »

IX.

Madame Elisabeth ne tarda pas à connaître ce que devait être pour la famille royale cette liberté. Elle écrivait déjà, on l'a vu, après les journées des 5 et 6 octobre : « Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes prisonniers. » Que fut-ce après le triste retour de Varennes ! Sous le coup des cruelles émotions du voyage, la princesse adresse à son amie les lignes suivantes, qui en disent tant dans leur douloureux laconisme :

29 juin.

« Je ne puis ni ne veux entrer en détail sur tout ce qui me touche. Qu'il vous suffise de savoir que je me porte bien, que je suis tranquille, que je vous aime de tout mon cœur, et que je vous écrirai bientôt, *si je puis.* »

Comme elle le dit elle-même, Madame Elisabeth resta quelque temps étourdie par cette « secousse violente. » Mais elle puisa la force et les consolations dans le sein de Celui en qui l'on peut toujours espérer :

9 juillet.

« J'ai pu voir hier mon abbé. J'ai causé bien à fond avec lui; cela m'a remontée. Je suis à présent beaucoup moins en souffrance que vous ne le seriez à ma place. »

14 juillet.

« Je suis calme, et si je ne craignais pas pour d'autres que pour moi, il me semble que je supporterais facilement ma position. »

23 juillet.

« N'allez pas croire que mon âme se livre à une douleur violente. Non, j'ai même conservé de la gaieté, mais je suis encore dans l'effervescence. Cependant j'espère que je ne serai pas longtemps encore comme cela. Demande-le à Dieu pour moi, je t'en conjure. »

27 juillet.

« A présent, je suis encore étourdie ; ainsi juge de ce que c'était il y a un mois. Petit à petit, j'espère que cela reviendra, et que je ne finirai pas par devenir folle. »

Ici l'ironie reparaît, et triomphe un instant de la douleur et de l'accablement :

« J'en ai bonne envie, parce que je veux voir la constitution s'affermir, et faire le bonheur de la plus florissante et de la plus libre des nations. »

4 août.

« La tristesse s'est désemparée de mon âme. Je végète, ce qui est beaucoup plus doux. »

Il faut, pour se rendre compte de l'état moral de la princesse, rapprocher ce passage du suivant :

« Je t'avoue que la patience, comme tu sais, n'est pas mon fort; aussi je la perds quelquefois. »

Voici quelle était à cette époque la vie de Madame Elisabeth :

« La vie que je mène est à peu près la même. Nous allons à la messe à midi; on dîne à une heure et demie. A six heures je rentre chez moi; à sept heures et demie, ces dames viennent; à neuf heures et demie, nous soupons. On joue au billard après dîner et après souper, pour faire faire de l'exercice au Roi. A onze heures, tout le monde va coucher, pour recommencer le lendemain. »

Peu à peu le naturel reprend le dessus :

12 septembre.

« Pour vous parler un peu de moi, je vous dirai que je suis à peu près ce que vous m'avez toujours vue, assez gaie; mais il y a des momens où ma position se fait vivement sentir : cependant, au total, je suis plutôt calme qu'agitée et inquiète, comme vous vous le figurez certainement. »

14 septembre.

« Je vais à midi à l'assemblée pour suivre la Reine; *si j'étais la maîtresse, je n'irais certes pas.* »

25 septembre.

« Il y a longtemps que je ne t'ai écrit, ma chère Raigecourt. Il s'est passé bien des choses depuis. Nous avons été à l'opéra, nous irons demain à la comédie. Mon Dieu! que de plaisirs! *j'en suis toute ravie...* Ce soir nous avons encore une illumination; le jardin sera

superbe, tout en lampions, et ces machines de verre que depuis deux ans on ne peut plus nommer sans horreur. »

28 septembre.

« Je me suis trimballée à deux spectacles et le ferai encore à un troisième. Ce n'est certes ni mon goût ni mes principes qui m'y amènent; ce n'est donc que mon devoir. Mais il est des choses sur lesquelles rien ne pourra jamais me faire ployer, et c'est la seule distinction que je puisse et veuille me permettre dans ce moment. »

Elle fixe un regard plein d'amertume et de désespoir sur la situation ; puis la résignation domine, et elle ajoute :

« Enfin, Dieu est le maître de tout. Travaillons à nous sauver, prions pour les méchans, ne les imitons pas, et Dieu saura bien nous récompenser comme et quand il le voudra. »

« Cet homme a bien du talent et a de l'esprit, écrit-elle de Barnave. Il aurait pu être un grand homme s'il l'avait voulu. Il le pourrait encore. Mais la colère du Ciel n'est pas encore épuisée. Et comment le serait-elle ? Que faisons-nous pour cela ? »

Madame Elisabeth avait repris ses promenades à cheval. A la date du 29 février 1792, elle parle d'une course à Saint-Cyr :

« Si je le peux, j'irai après demain à Saint-Cyr; *il y a un an que je n'ai osé.* »

Et le 25 mars suivant, elle écrit :

« Ta sœur aînée a passé dernièrement une journée bien heureuse au Calvaire. Vive la liberté! Pour moi, *qui en jouis tant que je peux depuis trois ans*, j'envie le sort de ceux qui portent leurs pas où ils veulent. »

Dans cette vie de privations et d'angoisses, il y a encore des jours un peu moins sombres :

22 février.

La Reine et ses enfants ont été avant-hier à la comédie. Il y a eu un tapage infernal d'applaudissemens. Les jacobins ont voulu faire le train, mais ils ont été battus. On a fait répéter quatre fois le *duo* du valet et de la femme de chambre des *Événemens imprévus*, où il est parlé de l'amour qu'ils ont pour leur maître et leur maîtresse; et au moment où ils disent : *Il faut les rendre heureux*, une grande partie de la salle s'est écriée : *Oui, oui...* Conçois-tu notre nation? Il faut convenir qu'elle a de charmans momens. »

Mais les événements du dehors, aussi bien que ceux du dedans, venaient lui rappeler la triste réalité.

6 avril.

« Voilà donc le roi de Suède assassiné! Chacun a son tour. Il a eu un courage incroyable. Nous ignorons s'il est mort, mais il y a à parier qu'il l'est, d'après la manière dont le pistolet était chargé. »

Et à la date du 18 avril :

« Le roi de Suède est mort avec beaucoup de courage. Quel dommage qu'il ne fût pas catholique! Il eut été un vrai héros. »

X.

Mais voici venir les jours sans soleil. Les plus douloureux pressentiments assiégeaient Madame Elisabeth. C'est à l'époque où nous sommes parvenus que se place l'anecdote suivante. Un jour, qu'une de ses dames admirait un ouvrage fait par la princesse : « C'est réellement dommage, dit-elle,

» que Madame soit si adroite.—Pourquoi donc? — Cela con-
» viendrait mieux à des filles pauvres; ce talent leur suffirait
» pour gagner leur vie et pour nourrir leurs familles. — C'est
» peut-être pour cela, reprit Madame Elisabeth, que Dieu
» me l'a donné, et *bientôt, peut-être, j'en ferai usage pour*
» *me nourrir, moi et les miens.* »

Le 20 juin 1792 est arrivé. L'on sait ce que fut pour la famille royale cette journée de poignantes émotions et de dangers si héroïquement supportés. Laissons Madame Elisabeth raconter elle-même ses impressions :

« Au moment où le Roi passait dans son antichambre, des gens attachés à la Reine la firent rentrer de force chez son fils. Plus heureuse qu'elle, je ne trouvai personne qui m'arrachât d'auprès du Roi. A peine la Reine était-elle partie, que la porte fut enfoncée par les piques. Le Roi, dans cet instant, monta sur des coffres qui sont dans les fenêtres; le maréchal de Mouchy, MM. d'Hervilly, Acloque et une douzaine de grenadiers l'entourèrent. Je restai auprès du panneau, environnée des ministres, de M. de Marcilly et de quelques gardes nationaux. Les piques entrèrent dans la chambre comme la foudre; ils cherchaient le Roi et surtout un, qui tenait les plus mauvais propos. Un grenadier rangea son arme en disant : *Malheureux ! c'est ton Roi.* Ils se mirent en même temps à crier : *Vive le Roi !* Le reste des piques répondit machinalement à ce cri; la chambre fut pleine en moins de temps que je n'en parle, tous demandant la sanction et le renvoi des ministres. Pendant quatre heures le même cri fut répété... J'oubliais de vous dire que, peu de temps après que le peuple fut entré, des grenadiers s'étaient fait jour et l'avaient éloigné du Roi. Pour moi, j'étais montée sur la fenêtre du côté de la chambre du Roi. Un grand nombre de gens attachés au Roi s'étaient présentés chez lui le matin : il leur fit donner ordre de se retirer, craignant la journée du *dix-huit avril.*

» Les députés qui étaient venus, étaient venus de bonne volonté. Une vraie députation arriva et engagea le Roi à rentrer chez lui. Comme on me le dit, et que je ne voulais pas me trouver rester dans

la foule, je sortis environ une heure avant lui ; je rejoignis la Reine, et vous jugez avec quel plaisir je l'embrassai; j'avais pourtant ignoré les risques qu'elle avait courus. Le Roi rentré dans sa chambre, rien ne fut plus touchant que le moment où la Reine et ses enfans se jetèrent à son cou. Des députés qui étaient là fondaient en larmes; les députations se relevèrent de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce que le calme fut rétabli totalement. On leur montra les violences qui avaient été commises. Ils furent très-bien dans l'appartement du Roi, lequel fut parfait pour eux. A dix heures, le château était vide, et chacun se retira chez soi. »

On se rappelle la scène fameuse qui suivit cette journée d'anarchie et d'orgie populaire, ce *baiser Lamourette* qui unit dans une pensée commune de pardon et d'oubli les membres de l'assemblée. Accord d'un moment, heure fugitive de concorde, qui devait s'évanouir comme tant d'illusions disparues dans un fleuve de sang !

Madame Elisabeth fait allusion à cette scène :

« Enfin voilà les jacobins, les feuillans, les républicains, les monarchistes, qui, abjurant tous leurs discordes, et se réunissant près de l'arche inébranlable de la constitution et de la liberté, se sont promis bien sincèrement de marcher la loi à la main, et de ne pas s'en écarter. Heureusement, le mois d'août s'approche, moment où les feuilles étant bien développées, l'arbre de la liberté présentera un ombrage plus sûr. »

Hélas ! il devait venir trop tôt ce mois d'août qu'appelait ironiquement de ses vœux Madame Elisabeth, et qui, loin de procurer un *ombrage plus sûr* à cet arbre de la liberté qui ne pouvait vivre qu'enté sur le vieil arbre de la monarchie, vit déraciner violemment ce tronc dix fois séculaire. Ces cris de *vive le Roi!* qu'une garde fidèle fait encore retentir le 14 juillet et qui remuent doucement le cœur de la princesse,

ne vont plus se faire entendre : ils feront place aux vociférations d'une populace en délire et aux outrages des gardiens de la famille royale prisonnière.

« Adieu, mon cœur, lisons-nous dans une lettre du 18 juillet à Mme de Raigecourt. Mes lettres doivent bien t'ennuyer; *je crois que dans peu tu n'auras plus la patience de les lire.* »

Madame Elisabeth aurait dû dire : le *bonheur* de les lire, car Mme de Raigecourt touchait au terme de ce précieux échange de communications. Le 8 août, la princesse lui écrivit sa dernière lettre : elle y annonçait expressément *l'agonie du pouvoir exécutif.*

Quelques jours avant, elle écrivait à l'abbé de Lubersac les lignes suivantes, dernier épanchement de sa belle âme qu'il nous soit donné de recueillir :

22 juillet 1792.

« Depuis l'affreuse journée du 20, nous sommes tranquilles; mais nous n'en avons pas moins besoin des prières des saintes âmes. Que ceux qui, à l'abri de l'orage, n'en ressentent pour ainsi dire que le contre-coup, élèvent leur cœur vers Dieu. Oui, Dieu ne leur a donné la grâce de vivre dans le calme que pour qu'ils fassent cet usage de leur liberté. Ceux sur qui l'orage gronde éprouvent parfois de telles secousses, qu'il est difficile de savoir et de pratiquer cette grande ressource, celle de la prière. Heureux le cœur de celui qui peut sentir, dans les plus grandes agitations de ce monde, que Dieu est encore avec lui! Heureux les saints qui, percés de coups, n'en louent pas moins Dieu à chaque instant du jour! Demandez cette grâce, Monsieur, pour ceux qui sont faibles et peu fidèles comme moi; ce sera une vraie œuvre de charité que vous exercerez. »

XI

Nous ne suivrons pas Madame Elisabeth dans ces derniers jours d'agonie où son caractère, son dévouement, son héroïsme se révèlent en traits si sublimes. Désormais, elle n'a plus d'histoire à elle : sa vie se confond avec la vie des autres victimes du Temple, et qui n'a lu ces nouveaux et admirables *actes des martyrs*, que les âges futurs ne distingueront pas dans leur vénération du récit des persécutions et de la fin glorieuse des premiers chrétiens ? Qui n'a senti ses paupières se mouiller en contemplant cette fille de nos Rois livrée aux plus humbles travaux ? Qui n'a frémi d'indignation en la voyant outrager indignement ? Qui n'a admiré la résignation de la princesse, soit qu'elle réponde au Roi Louis XVI, qui lui rappelait des temps meilleurs : « Ah ! mon frère, puis-je » avoir des regrets quand je partage vos malheurs? » soit que, pendant le procès du Roi, elle calme par ces paroles les craintes de Madame Royale : « C'est Dieu qui le permet, » et nous devons nous soumettre ! »

Chaque jour un vide de plus se fait. C'est le Roi martyr qui va recevoir dans le sein de Dieu la récompense d'une vie consacrée au bonheur de son peuple ; c'est le jeune Louis XVII qui est violemment arraché aux bras de sa mère et de sa tante, pour passer aux mains féroces du cordonnier Simon, et suivre cette horrible progression de barbares traitements qui le conduira bientôt au tombeau ; c'est la Reine qui

quitte le Temple pour aller attendre dans la prison de la Conciergerie l'arrêt du tribunal révolutionnaire. Madame Elisabeth reste seule avec Madame Royale, incertaine sur le sort de la Reine et du Dauphin, et ne revoit celui-ci qu'en un jour à jamais horrible, où son noble front eut à rougir de honte et d'indignation.

Enfin le calice des amertumes fut épuisé. La victime était prête, son heure arriva : Le 9 mai 1794, Madame Elisabeth embrassa sa nièce pour la dernière fois : « Mon enfant, lui » dit-elle, ayez du courage et de la fermeté. Espérez toujours » en Dieu. Servez-vous des bons principes de religion que » vos parens vous ont donnés et soyez fidèles aux dernières » recommandations de votre père et de votre mère. » Et comme on l'entraînait: « Pensez à Dieu, mon enfant! » Le soir même, Madame Elisabeth paraissait devant le tribunal révolutionnaire. Condamnée par des juges qui n'étaient que des bourreaux, elle périt le lendemain sur l'échafaud, entourée des hommages de vingt-quatre victimes qui succombèrent avec elle, et vinrent à leur tour la saluer respectueusement avant de recevoir le coup fatal.

En assistant à cette fin d'une si belle vie, l'esprit se reporte vers cette pensée exprimée par la princesse, plusieurs années avant sa mort, et qui dut la soutenir à l'heure du supplice :

« Que l'idée de l'éternité devient douce lorsqu'en ce mo- » ment l'on peut se dire : j'ai vécu toute ma vie pour Dieu ! »

C'est bien là le témoignage que Madame Elisabeth pouvait se rendre en mourant. Aussi, qui peut douter que son nom

vénéré, après avoir été l'objet de notre admiration et de nos pieux respects, ne devienne un jour l'objet de notre culte, et qu'il ne soit donné à nos neveux d'implorer la protection de *Sainte Elisabeth de France ?*

II^e PARTIE.

DOCUMENTS.

I

LISTE

DES

LETTRES DE MADAME ÉLISABETH

QUI ONT PARU

DANS LES VENTES D'AUTOGRAPHES.

LISTE

DE

TOUTES LES LETTRES DE MADAME ÉLISABETH

QUI ONT PARU DANS LES VENTES D'AUTOGRAPHES, AVEC LES PRIX [1].

1 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A SON ONCLE LE COMTE DE LUSACE, prince royal de Pologne, *s. d.* (1782). Trois quarts de page in-4. Cachet. —40 fr. (N° 1578, *Bulletin Charavay*, 1848.)

La même lettre, 25 fr. (N° 383, *Duplessis*, 1855.)

La même lettre, 48 fr. (N° 218, *Esterhazy*, 1857.)

Lettre de condoléance au prince Xavier de Saxe, frère de la mère de la princesse, sur la mort de la princesse Christine de Saxe, abbesse de Remiremont, sœur du prince et tante de Madame Elisabeth.

2 — BILLET AUTOGRAPHE, SIGNÉ, 4 mars 1784. Sept lignes in-4. — 60 fr. (avec deux portraits et l'apostille ci-dessous.) (N° 361, *Trémont*, 1853.)

Au sujet de l'expédition de quelques tableaux, pour laquelle il faut avertir M. de Vergennes.

---

[1] J'ai dressé cette liste sur les indications de M. Charavay, expert en autographes, qui a bien voulu me communiquer les extraits recueillis par lui et par son frère, M. Gabriel Charavay, pour le *Manuel* qu'ils publient dans leur excellent recueil : *l'Amateur d'autographes*. J'ai seulement rétabli, autant que possible, l'ordre chronologique des lettres, qui, dans le *Manuel*, sont classées en suivant l'ordre de date des ventes.

3 — APOSTILLE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, *s. d.* Quatre lignes au bas d'une grande page in-folio.—(*Ibid.*)

Pour appuyer la demande que sa nourrice adresse au baron de Breteuil, ministre de la maison du roi.

4 — APOSTILLE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, *s. d.* Deux lignes au bas d'une demande d'emploi. — 15 fr. (N° 4583, *Bulletin Charavay*, 1854.)

5 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE (à M^lle^ de Causans, depuis M^me^ de Raigecourt), *s. d.* (1784.) Trois quarts de page in-12. — 45 fr. (N° 1028, *Bulletin Charavay*, 1847.)

« Soyez tranquille, ma chère petite, le mariage se fera, et je vous posséderai; nous prierons Dieu ensemble, nous lirons ensemble vos livres chéris, nous irons ensemble à Saint-Cyr, et nous tâcherons de nous aider mutuellement à faire notre salut.... »

6 — APOSTILLE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, 1786. Au bas d'un mémoire : « Je recommande ce mémoire à Monsieur de Castries. » — 11 fr. (N° 2223, *Bulletin Charavay*, 1849.)

La même, 19 fr. (N° 1095, *de Lajariette*, 1860.)

C'est évidemment par erreur qu'on a daté cette apostille de 1776. Madame Elisabeth n'avait alors que douze ans; de plus, le maréchal de Castries ne devint ministre de la marine qu'en 1780.

7 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A M^me^ DE BOMBELLES, 1787. Une page in-12. — 56 fr. (N° 168, vente par *Charavay*, 1847.)

« Je possède au monde deux amies, et elles sont toutes deux loin de moi; cela est trop pénible : il faut absolument que l'une de vous revienne. Si vous ne revenez pas, j'irai à Saint-Cyr sans vous, et je me vengerai encore en mariant notre protégée sans vous. Mon cœur est plein du bonheur de cette pauvre enfant, qui pleure de joie, et vous n'êtes pas là! J'ai visité deux autres familles pauvres sans vous! J'ai

prié Dieu sans vous! mais j'ai prié pour vous, car vous avez besoin de sa grâce et j'ai besoin qu'il vous touche, vous qui m'abandonnez! Je ne sais pas comment cela se fait, je vous aime cependant toujours tendrement. »

8 — BILLET AUTOGRAPHE, SIGNÉ, AU BARON DE BRETEUIL, qui a écrit au bas : « 2 juillet 1788. Les deux demandes accordées. B. » Cinq lignes. — 20 fr. (N° 470, *Trémont*, 1852.)

9 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A M^me^ LA DUCHESSE DE..., 2 novembre. Une page in-8. — 56 fr. (N° 235, *La Roche-Lacarelle*, 1847.)

« Je ferai de tout mon cœur ce que vous désirés, madame la duchesse; mais vous savés que le Roi a fixé demain pour la grande chasse..., » etc. [1]

10 — BILLET AUTOGRAPHE, SIGNÉ, A MADAME [DE POLIGNAC?] *s. d.* Demi-page in-8. — 22 fr. 50. (N°137, vente par *Charon*, 1847.)

Elle arrive trop tard pour ajouter un mot à la lettre de la Reine, et ne peut que l'embrasser du fond de son cœur.

11 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A SON AMIE..., *s. d.* Deux pages in-12. — 135 fr. (N° 1031, *Lucas de Montigny*, 1860.)

« Vilaine menteuse que vous êtes, je vous abort extrêmement. Quelle idée de prendre médecine le jour que la semaine finisse! Faites donnés des coups de bâtons à M. Guets, car je suis persuader que tu ne t'en souviens pas du tout. Imagine-toi que je suis à Saint-Hubert, et que je pars à cinq heures. On ne te permeteroit pas de sortir à quatre heures.... »

---

[1] Donnée par nous *in extenso*.

12 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, 7 août.... In-8. — 11 fr. (N° 199, *général Naudet*, 1847.)

Adressée à une jeune fille avant son mariage; vœux que la princesse fait pour son bonheur.

13 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A Mme DE BOMBELLES. Versailles, le 15 juillet 1789. Trois quarts de page in-8. Lettre écrite le lendemain de la prise de la Bastille. — 150 fr. (N° 178, *Amant*, 1855.)

« .....Je ne sais si le Roi sortira de Versailles; je ferai ce que tu désire, s'il en était question. Dieu sait le meilleur parti à prendre. Nous avons un homme pieux à la tête du Conseil, peut-être l'éclairera-t-il;... » etc. [1]

14 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A SON AMIE [Mme DE RAIGECOURT], 22 décembre 1790. Une page pleine petit in-8.—51 fr. (N° 194, *Lalande*, 1844.)

La même lettre, 144 fr. (N° 1030, *Lucas de Montigny*, 1860.)

Cette lettre est imprimée à la suite de l'*Éloge* du comte Ferrand (édit. de 1861), p. 181-182.

15 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A Mme DE BOMBELLES, 30 décembre 1790. Deux pages pleines in-8.— 60 fr. (N° 102, vente par *Charavay*, 1853.)

La même lettre, 140 fr. (N° 45, vente par *Charavay*, 1859.)

La même lettre, 190 fr. (N° 166, *Amédée Renée*, 1860.)

Elle déplore les effets de l'acceptation par le Roi de la Constitution civile du clergé. «.... Dieu afflige tous les gens qu'il aime. Je commence

---

[1] Donnée par nous *in extenso*.

à croire à la fin du monde; il n'y aurait pas grand mal. Je vois d'ici la persécution, étant dans une douleur mortelle de l'acceptation que le Roi vient de donner. Dieu nous réservait ce coup : qu'il soit le dernier, et qu'il ne permette pas que le schisme s'établisse; voilà tout ce que je demande. La réponse du Pape n'est point arrivée, je crois; elle est bien intéressante. Au reste, mon cœur, cette acceptation a été donnée le jour de Saint-Etienne. Apparemment que ce bienheureux martyr doit être maintenant notre modèle; tu sais que je n'ai point d'horreur pour les coups de pierre, ainsi cela m'arrange assez. On dit qu'il y a sept curés de Paris qui ont prêté le serment. Je ne croyais pas que le nombre fut aussi considérable.... Une chose que ceci m'a fait découvrir et qui m'a fait horreur, c'est combien les curés de campagne sont peu instruits. [1] »

16 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A Mme DE RAIGECOURT (et non à Mme de Bombelles), 17 janvier 1791. Deux pages et demi in-12. — 70 fr. (N° 6550, *Bulletin Charavay*, 1855.)

La même lettre, 40 fr. (N° 9941, *ibid.*, 1858.)

Cette lettre est imprimée à la suite de l'*Eloge* du comte Ferrand, p. 184-185 [2].

17 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A Mme DE RAIGECOURT (et non de Rougemont), 28 janvier 1791. Une page

---

[1] On a une lettre du même jour, adressée par la princesse à Mme de Raigecourt (FERRAND, p. 182-183), et dont l'original fait partie de la collection de M. Chambry. Elle est identique à celle-ci pour plusieurs parties, mais moins développée.

[2] On voit ici un échantillon du travail de remaniement qu'a subi toute cette correspondance : La lettre du comte Ferrand porte : « A Strasbourg, le maire et son écharpe ont été *maltraités*. » Dans l'autographe, on lit : « A Strasbourg, on *dit que* le maire et son écharpe ont été *bien rossés*. »

pleine petit in-4. — 80 fr. (N° 159, *Lalande* et autres, 1845.)

Cette lettre est imprimée à la suite de l'*Eloge* du comte Ferrand, p. 186.

18 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A Mme DE RAIGECOURT (et non à Mme de Bombelles), 24 février 1791. Deux pages pleines in-8. — 45 fr. (N° 7660, *Bulletin Charavay*, 1856.)

La même lettre, 40 fr. (N° 11013, *ibid.*, 1859.)

Cette lettre est également imprimée, p. 191 [1].

19 — LETTRE AUTOGRAPHE, A Mme DE RAIGECOURT (et non à Mme de Bombelles), 2 mars 1791. Six pages in-12, légères taches de rousseur. — 60 fr. (N° 528, vente par *Charavay*, 1858.)

Cette lettre est évidemment celle qu'on trouve dans l'ouvrage du comte Ferrand, p. 191-193. Nous reproduisons l'extrait donné par le catalogue, où l'on relèvera quelques variantes : « Tout est fort tranquille depuis ce moment-là, et je crois que c'est fini, parce que les méchans ont obtenu ce qu'ils voulaient, et que nous autres bonnes bêtes ne voyons pas plus loin que le bout de notre nez et donnons tête baissée dans tous les piéges que l'on nous tend. Je ne puis vous rendre combien cela me met en colère... Mesdames sont toujours arrêtées à Arnay-le-Duc. Je ne sais pas quand cette plaisanterie-là finira. »

20 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A Mme DE RAIGECOURT, 18 mars 1791. Deux grandes pages et un tiers in-4. — 80 fr. (N° 325, vente par *Laverdet*, 1858.)

Cette lettre est imprimée à la suite de l'*Eloge* du comte Ferrand,

---

[1] Nous ferons ici une remarque analogue. Au lieu de : « Monsieur voulait *partir* dans la nuit, » « Monsieur voulait *décamper* dans la nuit. » Le nom resté en blanc dans l'imprimé est celui de M. d'Arblais.

p. 193-195, mais sans le passage suivant, inséré pourtant dans la première édition, et qu'on aura trouvé trop *cru* pour le réimprimer : il s'agit de la première visite faite à Madame Elisabeth par l'abbé de Firmont, comme confesseur :

« Tu pense bien que ta princesse a été embarassée comme un chien, d'autant qu'elle a éprouvé toutes les infortunes possible. Imagine-toi que Mme Navarre l'a fait entrés dans mon cabinet sans m'avertire. Je n'étoit point dans ma boëte; nous sommes restés aussi sot l'un que l'autre à nous regarder, moi ne sachant que dire. Enfin, j'ai été cherchés mon coqueluchon pour me tirer d'embarras, et je suis revenus me mettre dans mon confessional. Je n'ai pas été longtemps embarrassée, et je crois que je ne le serai plus [1]. »

21 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A Mme DE RAIGEGOURT, 19 avril 1791. Une page pleine petit in-8. — 21 fr. (N° 369, vente par *Laverdet*, 1856.)

Cette lettre est imprimée dans l'ouvrage du comte Ferrand, p. 201-202, où elle porte la date du 17 avril.

22 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A Mme DE RAIGECOURT, 29 juin 1791. — 102 fr. (N° 418, *Fossé-Darcosse*, 1862.)

Egalement imprimée, p. 217.

23 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A Mme DE RAIGECOURT, 23 juillet 1791. — 80 fr. (N° 297, *Brissot-Thivars*, 1854.)

Egalement imprimée, p. 220-221.

24 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A Mme DE RAIGECOURT,

---

[1] Dans la phrase suivante, le passage souligné a été également omis dans la deuxième édition de M. Ferrand : « Tout est à peu près de même : les méchans s'amusent à nos dépents, *les bons sont bêtes*, la France est prête à périr, Dieu peut seul la sauver! » On signalerait plus d'une différence de ce genre entre les deux éditions.

4 août 1791. Demi-page in-8. — 36 fr. (N° 368, vente par *Laverdet*, 1856.)

Également imprimée, p. 222-223.

25 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A M^me^ DE RAIGECOURT, (et non à M^me^ de Bombelles), 4 octobre 1791. Deux pages et un tiers in-4. — 110 fr. (N° 4266, *Bulletin Charavay*, 1853.)

La même lettre, 141 fr. (N° 1094, *de Lajariette*, 22 novembre 1860.)

La même lettre, 76 fr. (N° 123, vente par *Charavay*, 28 novembre 1861.)

Également imprimée, p. 233-235.

26 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A M^me^ DE RAIGECOURT, 14 avril 1792. — 101 fr. (N° 163, vente par *Charon*, 1844[1].)

Également imprimée, p. 248-249, avec la date du 18 avril.

27 — LETTRE AUTOGRAPHE, SIGNÉE, A M^me^ DE RAIGECOURT (et non à M^me^ de Bombelles), 8 juillet 1792. Une page in-8. — 40 fr. (N° 529, vente par *Charavay*, 1858.)

Également imprimée, p. 256-257.

---

[1] 5-9 février. C'est la première lettre de Madame Elisabeth qui ait paru dans les ventes.

II

ACTE DE BAPTÊME

DE

MADAME ÉLISABETH.

ACTE DE BAPTÊME

DE

MADAME ÉLISABETH.

Extrait du registre des baptêmes *de l'Eglise Royale et Paroissiale de Notre-Dame de Versailles, diocese de Paris, pour l'année mil sept cent soixante-quatre,* fol. 33.

L'an mil sept cent soixante-quatre, le trois may, très haute et très puissante princesse Madame Elizabethe-Philippe-Marie-Heleine de France, née d'aujourd'huy, fille de très haut, très puissant et excellent prince Louis, Dauphin de France, et de très haute, très puissante et excellente princesse Marie-Josèphe, princesse de Saxe, Dauphine de France, son épouse, a été baptizée par Monseigneur Charle-Antoine de la Roche-Aimon, archevêque-duc de Reims, pair et grand aumonier de France, en presence de nous curé soussigné. Le parein a été très haut et très puissant prince Dom Philippe, infant d'Espagne, duc de Parme, Plaisance et Guastalle; la mareine a été très haute, très puissante et très excellente princesse Elizabethe, princesse de Parme, Reine doüarière d'Espagne. Le parein representé par très haut et très puissant prince

Louis-Auguste de France, duc de Berry, et la mareine représentée par très haute et très puissante princesse Madame Marie-Adélaïde de France, fille du Roy, qui ont nommés l'un et l'autre, à cet effet, Sa Majesté presente au baptême. Et ont signés à la minute :

LOUIS.
MARIE.
LOUIS.
LOUIS-AUGUSTE.
LOUIS-STANISLAS-XAVIER.
CHARLE-PHILIPPE.
MARIE-ADÉLAIDE.
VICTOIRE-LOUISE-MARIE-THÉRÈSE.
SOPHIE-PHILIPPE-ELIZABETHE-JUSTINE.
LOUISE-MARIE.
✻ CHARLE-ANTOINE, arch.-duc de Reims, grand aumônier de France, et ALLART, curé.

Nous *soussigné, Prêtre de la Congrégation de la Mission, faisant les fonctions Curiales en l'Eglise Royale et Paroissiale de Notre-Dame de Versailles, Dépositaire des Registres de la même Eglise; Certifions le présent Extrait véritable et conforme à l'Original. A Versailles le sixième du mois d'aoust mil sept cent soixante-seize.*

COLLIGNON, *prêtre de la Mission*[1].

---

[1]. ARCHIVES, section historique, K 147, n° 4.

III

LETTRES

DE

MADAME ÉLISABETH.

LETTRES

DE

MADAME ÉLISABETH.

I.

A Mme DE BOMBELLES [1].

Ce 25 juin 1787.

Tes parents t'auront mandés que Sophie [2] est morte le lendemain que je t'ai écrit. La pauvre petite avoit mille raison pour mourire et rien n'auroit peu la sauver; je trouve que c'est une consolation. Ma nièce a été charmante : elle a montrée une sensibilitée extraordinaire pour son age et qui étoit bien naturel. Sa pauvre petite sœur est bien heureuse; elle a échapée à tous les perils. Ma paresse se seroit très bien trouvés de partagés, plus jeune, son sort. Pour m'en consolés, je l'ai bien soignés, esperant qu'elle prieroit pour moi; j'y

[1] Si l'on s'étonnait de l'orthographe barbare qu'offrent les lettres de Madame Elisabeth copiées sur les originaux, nous ferions observer que ce défaut était commun à presque toutes les femmes de son temps. L'orthographe ne faisait point alors partie de l'éducation.

[2] Voir ci-dessus, p. 20, note 2.

compte beaucoup. Si tu sçavois comme elle étoit jolie en mourant, c'est incroyable! La veille encore, elle étoit blanche et couleur de rose, point maigrie, enfin charmante; si tu l'avoit vue, tu t'y serois attachée; pour moi, quoique je l'aie peu conue, j'ai été vraiment fâchée et je suis presque atendrie lorsque j'y pense. Ta sœur a été parfaite et tout le monde en a fait l'éloge; elle a été bien fatiguée, et ta pauvre mère aussi; mais tout cela va bien. Je voudrois qu'il en fut autant de ta toue. Tient bien la parole que tu me donne de te ménagés; je te le demande en grâce, mon cœur. Pense beaucoup à tes amies, cela te donnera le courage de t'occupés de toi. L'amitié, vois-tu, ma chère Bombelle, est une seconde vie qui nous soutient en ce bas monde. Le portrait de M. de Fourqueux[1] est frapant. Le conseil est nomé : c'est celui d'Etat et M^rs^ d'Ormeson[2] et de Lambert[3], les quatre intendans de finances, M^rs^ de Forges[4], de la Boulaie[5], Blondel[6] et de Lamillière ou Luminière[7], je ne sais pas bien son nom, M^rs^ de

---

[1] Michel Bouvard de Fourqueux, contrôleur-général des finances : 9 avril-mai 1787.

[2] Henri-François-de-Paule le Fevre d'Ormesson d'Amboile.

[3] Claude-Guillaume Lambert.

[4] De Bonnaire de Forges, maître des requêtes, intendant au département des domaines et bois.

[5] Douet de la Boulaye, auparavant intendant d'Auch.

[6] Antoine-Louis Blondel, intendant du commerce et du département de la Corse, puis intendant des finances, et, en 1791, l'un des premiers commis au ministère de l'intérieur.

[7] Chaumont de la Millière, maître des requêtes, intendant des ponts et chaussées, et, en 1791, l'un des premiers commis au ministère de l'intérieur.

Nivernois[1] et Malserbe[2], ministre d'Etat. Ce dernier est terriblement changés depuis que tu ne l'a vue. Mr de Briene[3] a le commandement de Bordeaux, Mr de Caraman[4], Provence, et Mr de Bouillé[5] à Metz. Si je t'ai déjà dit toutes ces nouvelles ou que tu les sache d'autre part, tu sautera tout cela. Mr et le comte d'Artois ont été au parlement vendredi et aujourd'huie, pour faire enregistrés les édits; il y en a plussieurs qui le sont, d'autres pour lesquelles on a nomées des commissaires. L'on a point acceptés le sacrifice que j'avois proposée de faire pour mes cheveaux; je ne puis te dissimuler que cela m'a fait un vrais plaisir; et j'en jouis d'autant plus que je vais demain à la chasse à Rambouillet avec la duchesse de Duras[6]. La Reine y viendra soupés; cela me fait un très grand plaisir, car elle est fort bien pour moi en ce moment. Nous devons allés ensemble à Saint-Cyr qu'elle apelle mon berceau; elle apelle Montreuil mon petit Trianon. J'ai été au sien sans aucune suitte ces jours derniés avec elle, et il n'y a pas d'atention qu'elle ne m'y ait montrée. Elle y avoit fait préparés une de ces surprise dans quoi elle excelle, mais ce que nous y avons fait le plus c'est de pleurés sur la mort de ma pauvre petite nièce.

Je suis bien aise que tu revienne un peu sur le compte de

---

[1] Louis-Jules-Barbon Mancini-Mazarini, duc de Nivernois.

[2] Guillaume-Chrétien Lamoignon de Malesherbes.

[3] Athanase-Louis-Marie de Loménie, comte de Brienne, lieutenant-général.

[4] Victor-Maurice Riquet, comte de Caraman, lieutenant-général.

[5] François-Claude-Amour, marquis de Bouillé, lieutenant-général.

[6] Née de Noailles.

ton héros; il est loin d'être digne de ton sentiment. On fait bien et très bien de gâter Bitche [1]. D'abort tu n'y peut rien; tu sais bien qu'il doit être mediocre sujet, cela est impossible autrement parce que je l'aime, et tu sais que c'est la preuve la plus claire que l'on en puisse donner.

Comment va Constance? Le medecin donne-t-il toujour de l'esperance? Adieu, ma petite. J'ai été interrompue, ce qui me fait finir. Je t'embrasse, et t'aime de tout mon cœur.

ELISABETH-MARIE.

Au dos :

Pour Bombelles [2].

II.

A Mme LA DUCHESSE [DE DURAS?]

2 novembre.

Je ferai de tout mon cœur ce que vous desirés, madame la duchesse, mais vous savés que le Roi a fixé demain pour la grande chasse, il faut que j'y sois, car cela lui paroit convenable, et vous savés que j'ai pour maxime de faire tout ce qui lui est agréable; il est mon père comme il est celui du peuple, et c'est bien le moins que je lui obéisse; mais dans deux jours je serai toute entière à vous. Parlés de cela aussi à la Reine qui aime les bonnes œuvres et vous aidera. Je vous

---

[1] François-Bitche de Bombelles, troisième fils de Mme de Bombelles. Il ne devait avoir alors que quelques mois et mourut en 1805.

[2] D'après le *fac-simile* donné par M. de Beauchesne : *Louis XVII*, t. I, p. 22.

aime et je ne vous oublirai pas non plus que vos protégés dans mes prières. Je suis desolée d'avoir à différer une bonne action.

ELISABETH-MARIE.[1]

III.

[A Mme DE BOMBELLES.]

Versailles, le 15 juillet 1789.

Que tu es aimable, mon cœur. Toutes les affreuses nouvelles d'hier n'avoient pu parvenir à me faire pleurer, mais la lecture de ta lettre, en portant de la consolation dans mon cœur par l'amitié que tu me témoignes, m'a fait verser bien des larmes. Il seroit bien triste pour moi de partir sans toi ; je ne sais pas si le Roi sortira de Versailles, je ferois ce que tu désires s'il en étoit question, je ne sais pas ce que je désire sur cela, Dieu sait le meilleur parti à prendre. Nous avons un homme pieux[2] à la tête du conseil, peut-être l'éclairera-t-il. Priés beaucoup, mon cœur, ménagés-vous bien, ne troublés pas votre lait[3]. Vous feriés mal, je crois, de sortir. Ainsi, ma petite, je fais le sacrifice de te voir. Sois convaincue qu'il en coutte à mon cœur. Je t'aime, ma petite, mieux que je ne le puis dire, dans tous les temps, les momens je pense-

---

[1] Communiqué par M. Charavay.

[2] Le baron de Breteuil.

[3] Mme de Bombelles était accouchée le 26 juin de son quatrième fils, Henri-François.

rois de même. J'espère que le mal n'est pas aussi grand qu'on se le figure; ce qui me le fait croire, c'est le calme de Versailles. Il n'estoit pas bien sure hier que Mr de Launay fut pendu, on avoit pris dans la journée un autre homme pour lui. Je m'attacherai comme tu me le conseille au char de Monsieur, mais je crois que les roues n'en valent rien. Adieu mon cœur, je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

ELISABETH-MARIE[1].

IV.

[A Mme LA DUCHESSE DE POLIGNAC.]

(Vers le 25 juillet 1789.)

Dieu est notre consolation dans nos peines, Madame, et je je lui ai demandé ses graces et ses benedictions pour votre voyage; il m'a epargnée la douleur d'aprendre que vous ne soyés pas arivés sans accidens. Rendons lui grâce avec une profonde reconnaissance de cette bonté infinie. Jusque-là je ne saurois vous rendre touttes mes angoisses et mes soufrances. La Reine a vue la personne; je l'ai vue aussi, et combien nous avons esté heureuses de parler de vous, de votre mari si bon, de vos enfans si aimables! Monsieur le Dauphin nous a vu pleurer et il a pleuré avec nous. Vous savez si ma nièce vous aime, et je n'ai pas besoin de vous dire tout ce que votre

---

[1] Communiqué par M. Gauthier la Chapelle. L'original appartient à M. de Limas.

nom lui a fait dire de charmant. Le Roi voulait vous écrire un mot; il est trop occupé aujourd'hui, mais la Reine ne veut pas perdre l'occasion. Adieu, Madame, je prie constamment pour vous et les vostres, et je vous embrasse du fond du cœur.

ELISABETH-MARIE [1].

V.

[A Mme DE RAIGECOURT ?]

Ce 3 janvier 1790.

Ton jour de poste est si mal arrangée pour moi que forcée d'écrire souvent le même jour dans un autre pays, je n'ai pu te souhaitter une bonne année. L'assemblée a decretée hier qu'elle privoit le Roi de decider lui-même ce qu'il vouloit pour lui et pour sa famille et qu'il seroit prié de considérer dans cette fixation moins une economie accoutumée que la dignité de la nation qui exige que le trone d'un grand monarque soit environnée d'un grand eclat. Cette motion faite par Chapelier me paroit si etrange que, loins de me faire plaisir, elle m'effarouche beaucoup [2].

---

[1] Copié sur l'original, faisant partie de la collection de M. Chambry. — A la suite se trouvent quelques lignes de la main de la Reine : « Un petit mot seulement, mon cher cœur, je ne peux résister au plaisir de vous embrasser, » etc. Voyez l'*Histoire de Marie-Antoinette*, par MM. de Goncourt, 2e édition, p. 250, et *La vraie Marie-Antoinette*, par M. de Lescure, p. 93.

[2] Voir la séance de l'Assemblée nationale : *Réimpression de l'ancien Moniteur*, t. III, p. 35.

Il a été decreté que l'on suspenderoit les payement de touttes les pensions au-dessus de mil écus, cependant les septuagenaires recevront 1200 livres.

On avoit proposé aussi de ne plus payer ni pension ni traittement aux gens qui étoient sortis de France; je ne sçais pas si le decret a passée, j'espère que non.

Adieu, mon cœur.

Elisabeth-Marie [1].

VI.

[Au comte d'Artois.]

(Novembre 1790?) [2]

Votre seconde lettre me parvient; j'ignorais absolument les dangers que vous avés couru. Que je rends grace de bon cœur à la Providence de vous en avoir preservés! Ah! remerciés bien celui dont le ciel (*sic* pour fils) est mort pour vous sauver. Je sens que je l'aime de tout mon cœur. Oui le ciel a eu ses vues assurément, ne perdés jamais cela de vue; Dieu veut au moins votre salut; voilà ce que je désir le plus. Vous savés si mon cœur est vraie, lorsqu'il vous souhaite avant tout un bonheur éternel. Nous nous portons bien, nous vous aimons, mais je me mets à la tête pour cet article. Jouissez du bonheur que vous avés d'être réunis à un objet qui mérite toute

---

[1] Copié sur l'original faisant partie de la collection de M. Gauthier la Chapelle.

[2] Voir l'*Eloge* du comte Ferrand, p. 69 et 178.

votre amitiés, et ne pensés jamais foiblement à ceux que la main de Dieu a frapés d'une manière forte, mais à qui il donnera j'espère les moyens de soutenir cette épreuve. Je vous embrasse de tout mon cœur. Dite bien des choses à votre femme. A-t-elle couru des risques ? [1]

---

[1] *Fac-simile* sans date ni signature, reproduit dans un vol. in-4 contenant, en *fac-simile,* quatre lettres de Louis XVI, une lettre de Marie-Antoinette et une lettre de Louis XVIII. Ce volume a été publié sous la Restauration. — Bibl. du Louvre, communiqué par M. Barbier.

IV.

EXTRAITS

DU

REGISTRE DE DÉPENSES

DE

MADAME ÉLISABETH.

EXTRAITS

DU

REGISTRE DE DÉPENSES

DE

MADAME ÉLISABETH.

On conserve aux Archives un livre de compte en parchemin, format petit in-4, fermant avec une patte à laquelle est attachée une simple ficelle. Sur la couverture, on lit ces mots, de l'écriture de Madame Elisabeth :

REGISTRE DE DÉPENSE DE 1789.

Et au-dessus :

Trouvé chez Madame Elisabeth.

Au bas est la cotte K 507, n° 2. A l'intérieur se trouve l'étiquette du papetier :

« Au Roi David de Paris, à Versailles, Rue et au coin du Cul de Sac des Recollets. Veuve Le Tellier, marchande, vend les véritables cartes du Roi David, » etc., etc.

Ce registre s'ouvre en janvier 1789 et s'étend jusqu'en juillet 1792 inclusivement. Le 10 août est venu l'interrompre brusquement. Nous en transcrivons quelques extraits. On verra que ce n'était guère que le budget de ses charités que Madame Elisabeth avait à inscrire.

Janvier 1789. — Reçu 10000.

A Mme de Guichard [1], pour les étrennes d'ici	1755	
Pour Montreuil	1092	
Pour le cartiés	2233	
Pour le mois	468	
Pour la depensse	199	
A Mme de Cimerie [2]	1562	
A Minette [3]	155	10
A Mme Sulpice [4]	100	
Pour un mémoire	69	
Pour la depensse	466	
Pour un aprentisage	150	
A Mlle de Montfort	240	
A Mme de Guichard	360	
A Mme de Guichard	156	
	9118	10
A Dovès [5]	300	

[1] Marie-Marguerite Pernot, mariée au sieur Guichard, première femme de Madame Elisabeth, après sa mère, Mme Pernot, née Soufflet.

[2] Antoinette-Jacqueline Brochet, mariée au sieur de Cimery, première femme de Madame Elisabeth avec Mme Guichard. Elle mourut en janvier 1791. (Voir la lettre de Madame Elisabeth du 7 janvier, dans M. Ferrand.)

[3] Mlle de Mayé (Maillé?), que Madame Elisabeth faisait élever. (Voir l'ouvrage du comte Ferrand, p. 303 et 305.)

[4] Jacqueline-Marie Majotin, femme Sulpis, mariée à un valet de pied de Madame Elisabeth.

[5] Il faut peut-être lire : à *Drivet*. Une des femmes de Madame Elisabeth se nommait Antoinette-Marie Drivet; ou à *Duval*, nom d'un de ses garçons de chambre.

A Mme de Cimerie	96
A Mme de Guichard	36
	9550
	450

Février 1789	10000
Reste	600

Rendue	2400	
A Mme de Guichard, de l'autre mois	135	
Pour celui cy	733	
A Mme Sulpice	100	
A Minette	99	
A Mme de Cimerie	426	
A Mme Viel [1]	600	
A une chanoinesse	48	
A Mme de Cimerie	126	
A Gallantie [2]	2263	10
A Mme de Cimerie	480	
A Vatel [3]	48	
A Vilard [4]	120	

[1] Peut-être Mme *Vial*, née de Lussan, qui figure sur la liste des pensionnaires de l'ancienne liste civile. Son mari, N... Vial, sieur d'Alais-Charles, était major au régiment de l'île de Bourbon.

[2] Sans doute la dame Silvestre *Gaillande*, qui avait été l'une des premières femmes de Madame Elisabeth.

[3] J.-B. Vatel, valet de garde robe, ou sa femme, Amélie-Josèphe Clerfayt.

[4] Didier *Viard*, valet de chambre (?), ou peut-être Marie-Jeanne-Joséphine Richarme, dit *Villard*, née Muret, femme de chambre de la reine.

A Madelaine[1]	48
A Madame de Guichard pour des pauvres	240
Idem	72
A Pascal	120
Pour l'église de Montreuil	120
A Madame de Guichard	120
A Jacques[2] pour les vaches	256
Pour les quêtes	23
A Mme de Guichard	138
Pour une boëte	156
A Mme de L.[3]	175
Perdue au jeu	18
	9057
A Mme de Guichard	240
	9297 10

. . . . . .

. . . . . .

Mai 1789 . . 5000
Reste 62 5

A Mme de Guichard	1282 4
Rendue	1200
A Minette	330
A Mme Sulpice	100
A Mme de Cimerie	900

[1] Sans doute *Madelaine*-Félicité de Casaubon, veuve Delor, femme de Saint-Gand.

[2] Le vacher de Montreuil.

[3] Lastic.

A Chemite[1]	600	
A Jacques	600	
A Mme de Guichard	117	16
A M. de Saint-Pardoux[2]	1200	
A Roussel	150	
A M. de Cussant	72	
A Jean[3]	24	
A Mme de la Fosse[4]	24	
Au pauvre	120	
A Duval[5]	480	
A Mme de Guichard	120	
A Deshaies[6]	240	
A Sorel[7]	120	
A un gentilhomme	24	
Pour une quête	25	
A Montreuil	129	
A Mme de Cimerie	295	
Au parquetteur	48	
A Mme de Guichart	120	
Pour des ouvriers	216	
Pour un memoire à Mlle Bertin[8]	2482	

---

[1] Sans doute *Schmitt*.

[2] Le sieur du Bousquet de Saint-Pardoux, écuyer ordinaire de Madame Elisabeth. Ce fut lui qui, le 20 juin, détrompa les émeutiers qui prenaient Madame Elisabeth pour la Reine.

[3] Jean Béranger, valet de chambre.

[4] Louise Nicolle de la Fosse, ancienne femme de chambre de la princesse.

[5] Jean-Pierre Duval, garçon de la chambre.

[6] Garçon de la chambre. (Voir la lettre de Madame Elisabeth du 3 avril 1791.)

[7] Valet de chambre.

[8] La fameuse marchande de modes.

Pour la petite femme	30	
A Mme de Guichart pour la depensse	136	
	11183	
Perdue au jeu / Depensée	145	
	11328	

Juin 1789 [1] . . . 4000
Reste. 7760

A Mme de Guichard	452	
Idem	720	
Idem	24	
A Mme de Cimerie.	240	
A Minette	90	12
A Mme Sulpice	100	
Au couriés	24	
A la fille de Cluet [2].	240	
A Sorel	120	
A un pauvre homme	24	
Pour une pauvre femme	120	
A la femme de Louis	36	
A Mme de Cimerie.	120	
A un pauvre homme bien né.	240	
Pour Françoise [3]	288	6

[1] Madame Elisabeth a mis en marge d'une feuille raturée : « Je dois à Duval onse mille franc, à M. du Rués quinse mille franc, aux heritiés de M. d'Harveley 48 m. livre. »

[2] Ancien valet de chambre de la princesse.

[3] Jeanne-*Françoise* Daigremont-Malivoire, femme de chambre (?).

A Mme de Cimerie	216	
Au Saint-Sacrement	24	
A Mme de Guichard	192	
Au desert	96	
A une fille	6	
A la quête de Montreuil	48	
A Mme de Guichard	360	
Idem pour les gratifications	144	
A un pauvre	6	
	3930	6
Perdue au jeu	24	
	7806	

Juillet . . 4000
Reste. . . 7882 2

Mme de Guichard	Pour le quartiés	2197	
	Pour le mois	548	10
	A M. de Boisgelin	300	
	A Garantie [1]	30	
A Mme Sulpice		100	
A Minette		150	
A Mme de Cimerie		1600	
Pour des pauvres		72	
Un memoire de Jacques		207	
A Mme de Cimerie		100	
Pour deux pauvre femme		120	
Pour des gratifications		936	

[1] Voir plus haut, p. 73.

A Marie [1]	96
Pour la quête	24
Depensés	45
A Mme de Guichard	312
Pour des pauvres	288
	7422
	650
	8080
	3802

. . . . . .

. . . . . .

Janvier 1790. — Reçue 10000

Reste 3276

A Mme de Guichard	4783	
A Duval	180	
Pour les gratifications	1787	
Pour les poissardes	48	
A Mme de Cimerie	1566	15
Pour une boëte	349	15
Pour un pauvre	24	
Mme Sulpice	100	
A Minette	144	
M. de Rousse [2]	36	
Pour depensse	36	

[1] Antoinette-*Marie* Drivet, femme de chambre (?).

[2] Peut-être P. Jos. de *Rouches*, maréchal des logis des gardes du corps du roi, retraité.

A Mme de Guichard	192
A une pauvre femme	120
Aux ouvriés	72
A Hermane [1]	192
A Mme de Cimerie	24
A Mme de Cimerie	576
A Brequet [2]	258
Pour de l'huille	276
Pour du bombon	72
Au pauvre	24
	10866 5
	2409 15
Perdue au jeu	54
	2355 15

Février 1790 . . . 10000
Reste 2833

A Mme de Cimerie	480
A Mme de Guichard	1560
A Mme Denot	72
A Parisot	192
A. . . . . (*sic*)	2400
A Merieux	168

[2] « On dit que M. de Bouillé a fait arrêter *Hemane* à Luxembourg; dis-moi je te prie ce qui en est. » (Lettre de Madame Elisabeth du 23 juillet 1791.)

[3] Madelaine-Herbert ***Breget***, qui touchait sur le trésor royal une pension de 6000 livres (?).

A Pascal	120
Pour des billets	90
Pour des palfreniers	180
A Mme de Guichard	120
A la quête	24
Pour les pauvres	72
A Mme de Guichard	90
Depenssés	119
A Authiés	240
A Mme de Cimerie	240
A Mme Saint-Brice[1]	120
Perdue au jeu	255
	6872
Reçue	79
	6793

Mars 1790.—Reste. 6040
Reçue. 4000

A Mme de Cimerie	300
Mme Sulpice	100
A M. Blarembergh[2]	600
A Mme de Guichard	900
Pour des billets	70
A Mme de Guichard	59

---

[1] Marie-Françoise-Victoire Dousset de Saint-Brice, femme de chambre.

[2] Van Blarenberghe. Quittance signée du 8 octobre 1790. (Arch., O 18880.) Il était maître de dessin de la princesse.

A Mlle Benard	360
A M. l'abbé Courtalan	48
A Mme de Lastic	145
Depensés	23
A Mme de Guichard	60
Pour des pauvres	120
A Mme de Leau [1]	600
A un homme	216
Mme de Cimerie	27
A la quête	48
A Valois	48
	3724
	6316
Aux enfans trouvés	120
	6196
Depensée	24
	6172

. . . . . .

. . . . . .

Reste de juillet 1790	270	
Reçue du mois d'aout	4000	
A Mme de Guichard		1200
A Mme de Cimerie		900

[1] Marie-Charlotte de Leau La Boulevent, anciennement empeseuse et faiseuse de collerettes de la princesse.

A M. de Vernon[1]	312
A Sulpice	48
Depensé	4
A une pauvre demoiselle	120
A Minette	144
Aux valet de pied	240
A Hermane	384
A une femme	24
Pour une loterie	24
A un g.	120
A Mme de Guichard	252
A un pauvre	3
Au jeu	120
A Mme de Cimerie	120
	4054

. . . . . .

. . . . . .

1er fevrier 1791. — Reste	6495
Reçus	10000

A Mme de Guichard	2700
Idem pour d'autre pensions et depense	1200
A un pauvre abbé	100
A Mme de Guichard	144
Pour Valois	24
A Cadeau	36

[1] Guillaume, marquis de Vernon, écuyer du Roi en la petite écurie, avait été le maître d'équitation de Madame Elisabeth.

A une pauvre femme	120
Aux sœurs de la charités	240
A une pauvre femme	6
A Mme de Guichart	48
A un homme	120
A un homme	1200
	3938
Depensée	216
	6154

1er mars 1791. — Reste et reçue . . . 10341 / 4000

A Mme de Guichard	1500
Pour un loyés	330
A Loustaunau[1]	192
A Mme de Makau[2]	105
A Mme de Lastic	96
A Mme Navare[3]	220
A Mme de Guichard	10
Aux Anonciades	72
Aux Calvaire	240
A la veuve Lesclapart	72
A un pauvre prêtre	48

---

[1] Jean Loustaunneau, chirurgien ordinaire des enfants de France.

[2] La baronne de Mackau, née de Fitte de Soucy, sous-gouvernante des enfants de France.

[3] Marie-Thérèse Lalin de Navarre, première femme de chambre en février 1791. (Voir la lettre du 15 février.)

A Mme de Guichard	60
A un prêtre	1200
Pour L'Ecaillée	24
	4189
Depensé	648
Payé du jeu	12
	4849
	9492

. . . . . .

. . . . . .

Reçu 1er janvier 1792	10000
Reste de l'année passée	2712

A Mme de Guichard pour le quartiés	3324	
Pour les etrennes de Montreuille	1128	
A Duval	180	
A M. de Vernon	109	10
Pour le quartiés de Montreuille	375	
Pour le vachés	154	1
Pour Coupry	116	
Depense	68	
A Mme Navarre pour les etrennes	1761	
Pour le mois et sa depense	1860	9
A Mme Dal pour remboursés	400	
A Mme Navarre	24	
	9500	

A Mlle de Condé [1]	100
A un masson	48
A la femme Brocard	24
A Mme de G.	24
A Mme de Guichard	72
	9778
	2934
Pour des prêtres bretons	300
A Sorel	200
	2434
	2360
Depense au jeu	74

Reçu 1er fevrier. . . .	10000
Reste du mois dernier .	2360

A Mme Navarre	800
A Mme de Guichard	900
Idem	200
A Mme Navarre	200
A Minette	600
Pour un loyés.	762
A Mme D. pour des charités	196
A Bellevue	6

[1] Louise-Adélaïde de Bourbon, fille du prince de Condé, née en 1757, abbesse de Remiremont en 1786. (Voyez ce qu'en dit M. Ferrand dans son ouvrage, p. 180.)

A Mme Navarre	130
A Hubert[1]	200
	4014
	8316
Dépensée	450
	7896

Reste	7896
Recue	4000
	11896

A Mme de Guichard	1474
A Mme Navarre	(en blanc.)
A Mme d'Albert[2]	70
A Mme de Lastic	336
A Mme Tergat[3]	100
A Mlle Boyés	100
A Mme Navarre	600

[1] On lit dans les notes de Mme de Cinery qui se trouvent aux Archives (K 530) : « Objets à mettre sous les yeux de Madame : ....Mémoire des frais d'atelier de Mlle Hubert. » Et ailleurs : « Restoient 20 fr., qui, avec 4 fr. que j'ai ajoutés, ont servi à payer la dépense de Mlle Hubert en crayons, pendant le quartier de janvier. »

[2] La marquise d'Albert, née de Boisset d'Arvilie, figure en 1789 dans l'*Etat des pensions sur le trésor royal*. Elle était alors âgée de 81 ans.

[3] Marie Laugandre Tergat, femme de chambre.

A Mme d'Albert	500
A Mme de Guichard	200
A M. Grignon	100
A des pauvres	600
A Cluet	(en blanc.)
	4070
	7826
Depensés	160
	7680

Reste. . . 7660
Reçu. . . 4000

A Mme de Guichard	4248
A M. de Vernon	200
A Mme Navarre	1920
A Mme de Grimaldi [1]	125
A Mme Brocard	35
Au protestant	100
A Fleuri	360
Pour les ouvriés	360
	7348
	4312
Depensés	47

[1] Sans doute la dame Geneviève de Grimaldy, veuve d'un chef d'escadre, âgée de 87 ans.

Mai 1792. — Reste. . . 4312
Reçu. 4000

A Mme de Guichard	1020
A Mme Navarre	1020
A Mme D.	120
A Mme Tergat.	200
A Mme La Roque[1]	200
	2560
	5752
Pour aumone	600
	5152
Depensée	138
	5014

Juin. — Reste . . 5014
Reçue 4000

A Mme de Guichard	1260
A Mme Navarre	900
Au protestant	100
A Pontoise	200
A Mme de G	25
A Mme Brocard	50
A Mme de Guichard	450

[1] Ailleurs, *La Roche*.

A Mme de P.	100
	3085
	5929
Depensé.	126
	5803

Reste 5803
Reçue 1er juillet. . 4000

A Mme Navarre.	1500
A Mme de Guichard	3200
A Mme D.	100
A Mme de Guichard	400
Idem	1000
A l' de F.[1].	100
A des R	150
A.	100
A des p.	300
	6850
	2953
A des pauvres	13
	2940

[1] L'abbé de Firmont (?).

Reste 2867
Reçu 4000

A Mme Navarre	1650
A Mme d'Albert.	206
A Mme de L.	200
A Mlle de T	150
A Mme Tergat.	100
	2306
A Minette	400
A l. de Faulon	300
	3006

V.

PIÈCES DIVERSES.

PIÈCES DIVERSES.

I.

RECOMMANDATION DE MADAME ÉLISABETH POUR M^mes^ DE CAUSANS ET DE LA BOURDONNAYE.

S. d. (1786.)

Je prie monsieur le baron de Breteuil de faire nommer madame de Causans à la place de madame sa belle-mère à dater du jour de sa mort 5 janvier [1];

Et madame de la Bourdonnaye adjointe à madame d'Imécourt en attendant qu'il y ait une place vacante [2].

II.

RECOMMANDATION DE MADAME ÉLISABETH POUR LE SIEUR DASSY.

S. d. (1790?)

Je m'intéresse beaucoup au sieur Dassy [3], et monsieur de Saint-Priest me fera grand plaisir de lui accorder la place

[1] 1786. C'est donc par erreur que M. Ferrand (p. 274) prétend que la lettre datée du 29 décembre 1785 fut écrite par Madame Elisabeth à la nouvelle de la mort de Mme de Causans.

[2] Communiqué par M. Boutron-Charlard.

[3] Médecin de Fontainebleau, que Madame Elisabeth aimait beaucoup. (Voir l'*Eloge*, p. 263 et p. 278, note.)

qu'il demande. La conduite qu'il a tenue depuis dix-huit mois mérite que le Roy le récompense dans ce moment cy.

ELISABETH[1].

III.

ÉTAT DES DIAMANTS ET PERLES

APPARTENANT A MADAME ÉLISABETH[2].

Du 16 septembre 1789.

Article 1er.

Une grande paire de girandoles à trois poires, composée de 136 brillants.

Article 2.

Cinq boucles de corset, composées de 80 brillants.

Article 3.

Une montre avec des cercles en diamants et sa chaîne aussi en diamants; la montre et la chaîne sont composées de 143 brillants.

---

[1] Communiqué par M. Boutron-Charlard.

[2] La chemise porte :

« Trouvé dans l'appartement d'Elisabeth, sœur de Capet.

» Etat des diamans et perles appartenans à Elisabeth, ledit état daté en marge du 16 septembre 1789. »

Article 4.

Une paire d'anneaux montee en chaîne, composée de 20 brillants.

Article 5.

Douze gerbes composées de 966 brillants.

Article 6.

Cent soixante et un châtons de brillants montés à jours.

Article 7.

Un anneau en diamants, monté à jour, composé de 13 brillants.

Article 8.

Deux bagues formant huit pans, avec un gros diamant sur les compositions. Plus une bague à cheveux, avec un entourage composé de 16 brillants.

Article 9.

Une chaîne en perles et diamants avec deux barettes : la première barette est composée de deux brillants; la grande barette est composée de cinq brillants; les glands, la clef et les porte-mousquetons de ladite chaîne sont garnis de petits brillants.

ÉTAT DES PERLES.

Article 1er.

Une paire d'anneaux, enfilée, composée de 42 perles.

Article 2.

Une paire de catenas, montée en or, avec 10 perles sur le milieu du catenas et 36 sur les côtés; les 12 rangs de perles desdits catenas sont composés de 288 perles.

Article 3.

Cinq boucles de corset, montées en or, composées de 110 perles.

Article 4.

Un médaillon avec un portrait entouré de 24 perles.

Article 5.

Un esclavage composé de 110 perles. Plus cinq rangs de perles composés de 303 perles. Plus un petit rang composé de 9 perles médiocres. Plus un anneau monté en or avec des perles. Plus une bague à cheveux avec une perle sur le milieu du cristal [1].

IV.

LETTRE DE CALLET A MADAME ÉLISABETH.

Je venais de découvrir aux Archives la lettre qui suit, quand M. Ludovic Lalanne me signala la présence à la bibliothèque du Louvre d'un manuscrit, attribué à Madame Elisabeth, et portant ce titre : *Table des nombres composés et de leurs composants, avec des notes pour distinguer les nombres premiers jusqu'à* 100,000. M. Barbier, conservateur de la bibliothèque du Louvre, eut l'obligeance de me communiquer ce manuscrit [2]. L'attribution repose uniquement sur la note suivante, placée sur la garde : « Cette table a été

---

[1] Archives, K 507, n° 3.

[2] Il porte la cote C 1838.

achetée à la vente des livres de M. Callet, auteur de tables de logarithmes connues sous le nom de *Tables de Callet*. Elle est écrite de la main de Madame Elisabet, sœur du malheureux Louis seize, guillotinée par les scélérats qui l'accusoient d'avoir écrit des lettres en chiffres. C'est un fait que je puis attester comme le tenant de ce digne élève. »

Je communiquai à M. Lalanne la lettre de Callet, qu'il publia, avec une notice du manuscrit de la bibliothèque du Louvre[1]. M. Lalanne, assez disposé d'abord à admettre l'authenticité de ce manuscrit, conçut bientôt à ce sujet des doutes très légitimes[2]. En rapprochant en effet cette volumineuse compilation des termes de la lettre de Callet, il est impossible d'y reconnaître le travail de la princesse auquel Callet fait allusion. Quant à ce travail lui-même, que devint-il? Callet l'utilisa-t-il comme il le projetait? Mes recherches ont été vaines à cet égard. Callet, qui s'était établi en 1788 à Vannes, et y était encore à la date du 15 juillet 1791, passa de là à Dunkerque, et vint résider à Paris en 1792, où il fut pendant quatre ans professeur des ingénieurs géographes au dépôt de la guerre[3]. Ce fut là qu'il fit paraître, en 1795, une nouvelle édition stéréotype des *Tables de Logarithmes* (jusqu'à 108,000). A une pareille époque, c'eût été un acte de courage que de nommer la princesse dont quatre ans auparavant on sollicitait la collaboration. Callet n'eut pas ce courage. Son volume ne contient aucun « article à part ». Dans le discours préliminaire, rien absolument qui indique qu'il ait utilisé la table de Madame Elisabeth. Avait-il en sa possession le manuscrit de Madame Elisabeth? Le

---

[1] *Correspondance littéraire* du 25 avril 1863.

[2] *Ibid.*

[3] *Biographie universelle.* Nous ferons observer que l'article biographique sur Callet, qui porte la signature anonyme Z, est la reproduction pure et simple d'une notice qui se trouve aux pages 804-805 de l'*Histoire abrégée de l'astronomie depuis* 1791 *jusqu'à* 1800, par Lalande (pp. 661-880 de sa *Bibliographie astronomique*. Paris, 1803, in-4).

catalogue de la vente de ses livres, faite après sa mort (1798), pourrait donner quelques renseignements à cet égard, aussi bien que sur le manuscrit de la bibliothèque du Louvre[1]. Malheureusement, je n'ai pu me procurer ce catalogue, et tout porte à croire qu'il n'existe pas. Il faut donc se résigner à laisser cette question sans solution. Heureux sommes-nous cependant de pouvoir ajouter un titre de plus à la renommée de Madame Elisabeth en révélant un fait ignoré jusqu'ici, et que la lettre de Callet met en pleine lumière.

Vannes, le 15 juillet 1791.

MADAME,

Vers la fin de 1788, il étoit déjà question de réimprimer des tables de logarithmes dont j'avois donné une édition en 1783. Dès lors je travaillois à en rendre l'usage plus étendu et plus prompt à la fois, quand je reçus une lettre de M. Martin, professeur adjoint de M. Leblond; l'objet de cette lettre étoit de m'apprendre ce qui suit :

« Madame Elisabeth, sœur du Roi, a pris la peine de calculer une table des nombres premiers, dans laquelle se » trouvent tous les facteurs simples des nombres multiples; » elle a intention de la publier : mais pour qu'elle devienne » plus utile, elle a pensé qu'il seroit avantageux pour plus

[1] Il paraît très vraisemblable que ce manuscrit n'est autre que la table contenant depuis 1 jusqu'à 100,000 les nombres simples et tous les facteurs des nombres composés, *construite* vers 1730 ou 40 par le P. Mercatelle, et qui était en 1791 en la possession de M. Mauduit, de l'académie d'architecture, au vieux Louvre. (Voyez la lettre ci-dessous.)

» grand nombre de calculateurs qu'elle se trouvât insérée » dans la nouvelle édition des *Tables de Callet.* »

J'avois prié M. Martin, dans la réponse que je lui avois faite, de prendre de M. Leblond des renseignements relatifs à la disposition et à l'étendue de la table en question. Sa réponse ne m'ayant rien appris de positif à cet égard, et de nouveaux obstacles ayant arrêté l'édition projetée, j'ai pris le parti d'attendre la comodité de l'imprimeur. Maintenant, tout étant disposé pour la nouvelle édition, l'imprimeur n'attendant plus que moi pour commencer, avant de rien arrêter touchant la disposition de mes tables, je vous prierai, Madame, de me faire savoir si vous êtes toujours dans l'intention d'insérer votre table dans le recueil des miennes; dans ce cas, il seroit bon que je sçusse combien elle contient de pages, combien il y a de lignes et de colonnes dans chaque page; combien il y a de chiffres dans chaque ligne et jusqu'à quel nombre cette table est poussée; toutes les pages ne devant pas être également chargées de chiffres, je serois bien aise d'avoir une copie de la page qui en contient le plus. Si j'avois la table en entier, cela vaudroit mieux : mais vous pouvez, Madame, en avoir besoin, soit pour vous assurer de son exactitude, soit pour d'autres usages. Si vous êtes, Madame, disposée à la vérifier, voici un moyen qui me parroit assez assez simple. Il y a dans la première édition de l'*Encyclopédie*, à la fin du volume de la lettre P (où se trouve le mot *premier*), une table des nombres premiers depuis 1 jusqu'à 100,000, qui contient, outre les nombres premiers, désignés par la lettre p, le plus petit facteur des nombres multiples. Elle est à double entrée; c'est le crible d'Eratostène, mis en

pratique. M. Mauduit, de l'Académie d'architecture au vieux Louvre, a une table manuscrite contenant depuis 1 jusqu'à 100,000 les nombres simples et tous les facteurs des nombres composés. Elle a été construite vers mil sept cens trente ou quarante par le Père Mercatelle, de la compagnie de Jésus. M. Schulze, de l'académie de Berlin, à la suite de son recueil de tables logarithmiques, a donné une table des nombres premiers, qui, je crois, n'est autre chose que celle de l'*Encyclopédie*. Suivant ce qui m'a été dit, Madame, touchant votre table, elle a plus d'analogie avec celle du Père Mercatelle qu'avec toute autre. Ces tables peuvent servir, Madame, à la vérification des vôtres. M. Mauduit, à qui j'ai fait part de votre travail, se fera un plaisir de vous la[1] communiquer. Si je ne craignois pas d'être indiscret, je vous demanderois, Madame, la méthode que vous avez employée dans la construction de votre table ; elle peut être plus simple que celle dont on fait communément usage, alors il séroit bien intéressant qu'elle fût connue, et j'en ferois un article à part, dans mon discours préliminaire.

Je suis avec un profond respect,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CALLET,

Directeur de l'école des élèves de la marine au collége de Vannes[2].

---

[1] Celle du Père Mercatelle. (*Note de Callet.*)

[2] Suit une note sur les tables comparées du Père Mercatelle et de l'*Encyclopédie*.

V.

LETTRE A Mme DE NAVARRE.

Cette lettre, adressée à la première femme de chambre de Madame Elisabeth, offre un précieux commentaire du *Livre de dépenses* dont nous avons donné plus haut des extraits.

MADAME,

Les informations que j'ai fait pour vous donner les renseignements dont votre confiance m'a honorée ne m'ont pas permis de vous répondre plutôt. Je ne connois point la femme Adam; je me suis adressée à la menuisierre chez qui elle demeure: elle m'a dit que cette locataire avait un vrai besoin de secours et qu'elle en étoit digne. J'ai ensuite monté chez elle: tout ce que la maladie et l'indigence offrent de plus pitoyable s'est offert à mes yeux; son mari a les visicatoires; ses trois enfants, dont le premier a sept ans et le dernier est à la mamelle, ont à peine de quoi couvrir les besoins de la nature; elle m'a dit que c'est là la cause pour laquelle elle ne vous les a pas présentés. Non contente de ces renseignemens, je me suis encore adressée aux sœurs de la charité. Elles m'ont confirmé tout ce que j'avois appris par moi-même et m'ont assuré que cette femme Adam étoit digne de la bienfaisante charité de Madame Elisabeth.

Je prie Dieu, Madame, que cette auguste princesse reçoive en ce monde et en l'autre la récompense de sa charité et de

ses vertus, et qu'il mette fin aux malheurs dont sa providence l'éprouve ainsi que son illustre famille.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Madame,

Votre très humble et très obéissante servante,

De Meziere.

Rue d'Astorg, le 29 janvier.

A Madame, Madame de Navarre, première femme de Madame Elisabeth, au château des Thuilleries[1].

---

[1] Archives, K 330.

VI.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES

LETTRES DE MADAME ÉLISABETH

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'A CE JOUR.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES

LETTRES DE MADAME ÉLISABETH

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'A CE JOUR.

1778.

Août (*s. d.*). A Mme de Bombelles. — Ferrand, 2e éd.[1], p. 309 (d'après l'original appartenant au comte de Blosseville).

1779.

24 novembre. A Mme de Bombelles. — Ferrand, 2e éd., p. 310-11 (*ibid.*).

* *
*

S. d. A..... — Ferrand, 2e éd., p. 311-12 (*ibid.*).

* *
*

S. d. A Mme la marquise de Sorrans. — Ferrand, 2e éd., p. 312-13 (d'après l'original appartenant à la marquise de Perthuis).

* *
*

S. d. A Mme la marquise de Sorrans. — Ferrand, 2e éd., p. 313 (*ibid.*).

---

[1] A la rigueur, on devrait dire : 3e édition, car j'ai un exemplaire de l'*Eloge historique* qui porte, avec la date de 1814, ces mots : Deuxième édition. Mais ce n'est sans doute qu'un nouveau tirage, car cet exemplaire est identique à l'édition originale.

1784.

3 septembre. A Mme la marquise de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 276-78; 2e éd., p. 261-63[1] (d'après l'original appartenant au vicomte de Causans). Cordier, p. 27-29.

1785.

28 août. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 2e éd., p. 287-88 (*ibid.*).

22 novembre. A Mme la marquise de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 278-79; 2e éd., p. 263-64. Cordier, p. 30-31.

---

[1] Je dois expliquer ici pourquoi je renvoie aux deux éditions du comte Ferrand. Si les lettres sont généralement plus complètes dans la seconde que dans la première; si les noms qui ne figuraient qu'en initiales, sont rétablis, j'ai remarqué certaines suppressions fort étranges, fort peu motivées (cf., 2e édit., pp. 200, 211, 213, 220, 236, 238, 239, et 1re édit., pp. 179, 194, 196, 202, 239, 241, 243), qui font que l'édition de 1814 ne doit pas être négligée. Ceux qui voudront étudier les lettres de Madame Elisabeth feront donc bien d'avoir les deux éditions.

Je citerai une particularité assez piquante relativement aux suppressions récemment faites. Dans les notes de la deuxième partie de l'*Eloge* (note 27, 1re édition, p. 171), on renvoie à un passage des lettres de Madame Elisabeth relatif à Pétion. Cette note est reproduite dans la 2e édition (p. 78, note). Or, on chercherait vainement dans cette édition le passage visé de la lettre du 16 novembre et qui est ainsi conçu :

« Nous allons avoir pour maire M. Pétion. Je t'avoue que j'ai été si ridiculement à mon aise avec lui dans le voyage, que je serois d'un embarras extrême de ne pas avoir le même ton et de ne pas lui dire ce que je pense. »

J'ai cru devoir renvoyer à l'ouvrage de M. Cordier, qui a pris la peine de réunir dans un ordre chronologique la plupart des lettres connues de Madame Elisabeth. Je me dispense d'en faire autant pour le livre de M. de Barghon-Fort-Rion, lequel n'a fait que copier servilement la première édition du comte Ferrand.

1er décembre. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 279-81 ; 2e éd., p. 264-66. Cordier, p. 31-33.

8 décembre. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 281-83 ; 2e éd., p. 266-67. Cordier, p. 33-34.

10 décembre. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 283-84 ; 2e éd., p. 267-68. Cordier, p. 34-35.

14 décembre. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 284-86 ; 2e éd., p. 269-70. Cordier, p. 35-37.

15 décembre. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 286-87 ; 2e éd., p. 270-71. Cordier, p. 37-38.

17 décembre. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 287-89 ; 2e éd., p. 271-73. Cordier, p. 38-40.

24 décembre. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 289-90 ; 2e éd., p. 273-74. Cordier, p. 40-41.

29 décembre. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 290-92 ; 2e éd., p. 274-76. Cordier, p. 41-43.

1786.

9 février. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 2e éd., p. 276-77.

Février. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 292. Cordier, p. 43-44.

1er mars. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 293-94 ; 2e éd., p. 277-79. Cordier, p. 44-46.

13 mars. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 294-96 ; 2e éd., p. 279-81. Cordier, p. 46-47.

24 mars. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 2e éd., p. 281-82.

10 avril. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 296-98 ; 2e éd., p. 283-84. Cordier, p. 47-49.

23 avril. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 1re éd., p. 298-300 ; 2e éd., p. 285-86. Cordier, p. 50-51.

16 août. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 2e éd., p. 286-87.

21 septembre. A Mlle Marie de Causans (fragment). — Ferrand, 1re éd., p. 300-302 ; 2e éd., 288-89. Cordier, p. 51-53.

1787.

15 mars. A Mme de..... — Mme Guénard, t. I, p. 155-59. Cordier, p. 73-74.

25 juin. A Mme de Bombelles. — Reproduite en *fac-simile* dans le *Louis XVII* de M. de Beauchesne.

1788.

6 juin. A Mme de..... — Mme Guénard, t. II, p. 37-43. Cordier, p. 74-76. Citée dans Ferrand, 1re éd., p. 159-60; 2e éd., p. 148-49.

1789.

Mars. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 2e éd., p. 289-93.

29 mai. A Mme de..... — Partiellement dans Mme Guénard, t. II, p. 85-88, et Cordier, p. 78-79.

Vers le 20 juillet. A Mme de Bombelles. — Passage cité, Ferrand, 1re éd., p. 161, et Cordier, p. 79.

Juillet. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 2e éd., p. 169 (d'après l'original appartenant au marquis de Raigecourt).

Septembre. A Madame Adélaïde. — *Correspondance secrète*, p. 122. Mme Guénard, t. II, p. 109-112[1].

Octobre (1ers jours). A Mme de Bombelles. — Passages cités, Ferrand, 1re éd., p. 62, 101; 2e éd., p. 59, 100. Cordier, p. 85.

8 octobre. A Mme de..... — Mme Guénard, t. II, p. 146-50. Cordier, p. 86-87.

---

[1] Cette lettre, publiée avec des noms supposés dans l'ouvrage intitulé : *Correspondance secrète de plusieurs grands personnages illustres à la fin du XVIIIe siècle, ou Mémoires importants pour servir à l'histoire du temps*, Londres et Paris, 1802, in-8 (par Roussel jeune), et reproduite avec les véritables noms par Mme Guénard, est à notre avis apocryphe.

16 octobre. A M. l'abbé de Lubersac. — Ferrand, 1re éd., p. 302-303; 2e éd., p. 295-96. Cordier, p. 88-89.

1790.

Février. A Mme de Bombelles (?). — Passage dans Ferrand, 1re éd., p. 65-66; 2e éd., p. 63. Cordier, p. 92.

Courant de l'année. A Mme de Bombelles. — Passage dans Ferrand, 1re éd., p. 67; 2e édit., p. 64-65. Cordier, p. 93.

Ibid. A Mme de Bombelles. — Passage dans Ferrand, 1re éd., p. 73; 2e éd., p. 70.

Ibid. A Mme de Bombelles. — Passage dans Ferrand, 1re éd., p. 73; 2e éd., p. 71.

29 août. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 193-95; 2e éd., p. 170-72. Cordier, p. 100-102.

16 octobre. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 195; 2e éd., p. 172-73. Cordier, p. 102.

24 octobre. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 195-97; 2e éd., p. 173-75. Cordier, p. 103-104.

3 novembre. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 197-99; 2e éd., p. 175-77. Cordier, p. 104-106.

19 novembre. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 2e éd., p. 177.

30 novembre. A M. l'abbé de Lubersac. — Ferrand, 1re éd., p. 303-304; 2e éd., p. 296-97. Cordier, p. 106-107.

1er décembre. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 199-200; 2e éd., p. 177-79. Cordier, p. 107-108.

Vers le 1er décembre. A Mme de Bombelles. — Fragment dans Ferrand, 1re éd., p. 71; 2e éd., p. 69.

10 décembre. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 2e éd., p. 179.

16 décembre. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 200-201; 2e éd., p. 179-80. Cordier, p. 108-109.

17 décembre. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 2e éd., p. 180-81.

22 décembre. A Mme de Raigecourt[1]. — Ferrand, 1re éd., p. 201-202; 2e éd., p. 181-82. Cordier, p. 109-10.

30 décembre. A Mme de Raigecourt[2]. — Ferrand, 1re éd., p. 202-203; 2e éd., p. 182-83. Cordier, p. 110-11.

1791.

7 janvier. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 203-204; 2e éd., p. 183-84. Cordier, p. 111-12.

17 janvier. A Mme de Raigecourt[3]. — Ferrand, 1re éd., p. 205; 2e éd., p. 184-85. Cordier, p. 112-13.

24 janvier. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 221-22; 2e éd., p. 185-86. Cordier, p. 115.

28 janvier. A Mme de Raigecourt[4]. — Ferrand, 1re éd., p. 222-23; 2e éd., p. 186. Cordier, p. 114-15.

5 février. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 223; 2e éd., p. 186-87. Cordier, p. 116.

12 février. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 205-206; 2e éd., p. 187-88. Cordier, p. 116-17.

15 février. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 206-209; 2e éd., p. 188-90. Cordier, p. 117-19.

Vers le 22 février (*s. d.*). A M. l'abbé de Lubersac. — Ferrand, 1re éd., p. 304-305; 2e éd., p. 297. Cordier, p. 122.

24 février. A Mme de Raigecourt[5]. — Ferrand, 1re éd., p. 209; 2e éd., p. 191. Cordier, p. 119-20.

---

[1] Voir ci-dessus, p. 48.

[2] Voir ci-dessus, p. 49, note 1

[3] Voir ci-dessus, p. 49.

[4] Voir ci-dessus, p. 49.

[5] Voir ci-dessus, p. 50.

2 mars. A Mme de Raigecourt[1]. — Ferrand, 1re éd., p. 209-10[2]; 2e éd., p. 191-93. Cordier, p. 120-21.

11 mars. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 223; 2e éd., p. 193-94. Cordier, p. 121.

18 mars. A Mme de Raigecourt[3]. — Ferrand, 1re éd., p. 210-12; 2e éd., p. 194-96. Cordier, p. 123-25.

21 mars. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 213-14; 2e éd., p. 196-97. Cordier, p. 125-26.

28 mars. A Mme de Raigecourt — Ferrand, 1re éd., p. 214-16; 2e éd., p. 197-98. Cordier, p. 127-28.

3 avril. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 216-19; 2e éd., p. 198-201. Cordier, p. 128-31.

17 avril. A Mme de Raigecourt[4]. — Ferrand, 1re éd., p. 219; 2e éd., p. 201-202. Cordier, p. 131.

23 avril. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 219-20; 2e éd., p. 202-203. Cordier, p. 132.

..... (*s. d.*). A Mme de Raigecourt[5]. — Ferrand, 1re éd., p. 220-21; 2e éd., p. 203-204. Cordier, p. 113-14.

1er mai. A Mme de Raigecourt (fragment). — Ferrand, 2e éd., p. 204.

6 mai. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 224; 2e éd., p. 204-205. Cordier, p. 133.

13 mai. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 2e éd., p. 205.

---

[1] Voir ci-dessus, p. 50.

[2] On n'a là qu'un fragment de la lettre publiée intégralement dans la seconde édition.

[3] Voir ci-dessus, p. 50.

[4] Voir ci-dessus, p. 51.

[5] Je place cette lettre suivant l'ordre adopté par le comte Ferrand.

23 mai. A M. l'abbé de Lubersac. — Ferrand, 1re éd., p. 305-307; 2e éd., p. 298-99. Cordier, p. 137-39.

25 mai. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 228-29; 2e éd., p. 209-11. Cordier, p. 139-41.

29 mai. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 231-32; 2e éd., p. 212-14. Cordier, p. 142-44.

Mai. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 224-25; 2e éd., p. 205-206. Cordier, p. 134-35.

Mai. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 225-27; 2e éd., p. 207-209. Cordier, p. 135-37.

Mai. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 229-30; 2e éd., p. 211-12. Cordier, p. 141-42.

4 juin. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 232-34; 2e éd., p. 214-15. Cordier, p. 144-46.

15 juin. A Mme de Raigecourt[1]. — Ferrand, 1re éd., p. 234-35; 2e éd., p. 216-17; trois lignes en *fac-simile*, p. 312. Cordier, p. 146-47.

29 juin. A Mme de Raigecourt[2]. — Ferrand, 1re éd., p. 235-36; 2e éd., p. 217. Cordier, p. 167-68.

9 juillet. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 236-37; 2e éd., p. 217-18. Cordier, p. 168.

14 juillet. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 237-38; 2e éd., p. 218-20. Cordier, p. 169-70.

18 juillet. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 238-39; 2e éd., p. 220. Cordier, p. 170-71.

23 juillet. A Mme de Raigecourt[3]. — Ferrand, 1re éd., p. 239-40; 2e éd., p. 220-21. Cordier, p. 171-72.

---

[1] L'original de cette lettre est au British muséum, à Londres.

[2] Voir ci-dessus, p. 51.

[3] Voir ci-dessus, p. 51.

27 juillet. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 240-41; 2e éd., p. 221-22. Cordier, p. 172-73.

29 juillet. A M. l'abbé de Lubersac. — Ferrand, 1re éd., p. 307-308; 2e éd., p. 299-301. Cordier, p. 173-75.

4 août. A Mme de Raigecourt[1]. — Ferrand, 1re éd., p. 241; 2e éd., p. 222-23. Cordier, p. 175.

7 août. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 241-42; 2e éd., p. 223. Cordier, p. 175-76.

17 août. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 2e éd., p. 223-24.

23 août. A Mme de Raigecourt — Ferrand, 1re éd., p. 242-43; 2e éd., p. 224-25. Cordier, p. 176-77.

27 août. A Mlle Marie de Causans. — Ferrand, 2e éd., p. 293-94.

29 août. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 2e éd., p. 225.

Septembre A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 243-44; 2e éd., p. 226-27. Cordier, p. 177-78.

12 septembre. A Mme de Raigecourt (avec un *post-scriptum* du 14). — Ferrand, 1re éd., p. 244-48; 2e éd., p. 227-30. Cordier, p. 178-82.

25 septembre. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 248-49; 2e ed., p. 231-32. Cordier, p. 182-83.

28 septembre. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 250-51; 2e éd., p. 232-33. Cordier, p. 183-84.

3 octobre. A M. l'abbé de Lubersac. — Ferrand, 1re éd., p. 308-309; 2e éd., p. 301-302. Cordier, p. 185-86.

7 octobre. A Mme de Raigecourt[2]. — Ferrand, 1re éd., p. 251-52, 2e éd., p. 233-35. Cordier, p. 185-87.

---

[1] Voir ci-dessus, p. 51.

[2] Voir ci-dessus, p. 52.

12 octobre. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 252-53; 2e éd., p. 235-36. CORDIER, p. 187-88.

21 octobre[1]. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 253-54; 2e éd., p. 236-37. CORDIER, p. 188-89.

30 octobre. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 254-56; 2e éd., p. 237-39. CORDIER, p. 189-91.

Novembre. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 256-57; 2e éd., p. 239-40. CORDIER, p. 191-92.

14 novembre. A M. l'abbé de Lubersac. — FERRAND, 1re éd., p. 310-11; 2e éd., p. 302-303. CORDIER, p. 192-93.

16 novembre. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 257-58; 2e éd., p. 240-41. CORDIER, p. 193-94.

9 décembre. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 258-59; 2e éd., p. 241-42. CORDIER, p. 194-95.

1792.

4 février. A M. l'abbé de Lubersac. — FERRAND, 1re éd., p. 311-12; 2e éd., p. 303-304. CORDIER, p. 195-96.

18 février. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 259-60; 2e éd., p. 242-43. CORDIER, p. 196-97.

22 février. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 260-61; 2e éd., p. 244-45. CORDIER, p. 197-99.

29 février. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 261-62; 2e éd., p. 245-46. CORDIER, p. 199-200.

7 mars. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 262-63; 2e éd., p. 246-47. CORDIER, p. 200-201.

---

[1] Il y a une lettre du même jour, adressée à Mme de Bombelles. Ind. FERRAND, 1re éd., p. 161; 2e éd., p. 51, note 2.

25 mars[1]. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 264; 2e éd., p. 247-48. Cordier, p. 201-202.

6 avril. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 264-65; 2e éd., p. 248. Cordier, p. 202.

14 avril. A Mme de Raigecourt[2]. — Ferrand, 1re éd., p. 265-66; 2e éd., p. 248-49 (avec la date du 18). Cordier, p. 202-204.

15 mai. A M. l'abbé de Lubersac. — Ferrand, 1re éd , p. 312-13; 2e éd., p 304-305. Cordier, p. 204-205.

16 mai. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 2e éd., p. 249-50.

3 juin. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 266-67; 2e éd., p. 250-51. Cordier, p. 205-206.

17 juin. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p 267-68; 2e éd., p. 251. Cordier, p. 206-207.

22 juin. A M. l'abbé de Lubersac. — Ferrand, 1re éd., p. 313-15; 2e éd., p. 305-307. Cordier, p. 219-21.

27 juin. A Mme de Raigecourt (simple billet). — Ferrand, 2e éd., p. 252.

3 juillet. A Mme de Raigecourt. — Ferrand, 1re éd., p. 268-72; 2e éd., p. 252-56. Cordier, p. 221-25.

8 juillet. A Mme de Raigecourt[3]. — Ferrand, 1re éd., p. 273; 2e éd., p. 256-57. Cordier, p. 225-26.

---

[1] M. le marquis de Flers a bien voulu m'envoyer une copie de cette lettre, dont il possède l'original; elle porte ici la date du 6 avril. La lettre suivante, datée du 6 avril, a été écrite le jeudi saint; or le jeudi saint tomba en 1792 le 5 avril. Il y a certainement dans cette correspondance de nombreuses erreurs de dates, que la nouvelle édition n'a pas rectifiées.

[2] Voir ci-dessus, p. 52.

[3] Voir ci-dessus, p. 52.

11 juillet. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 273-74; 2e éd., p. 257-58. CORDIER, p. 226-27.

18 juillet. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 274-75; 2e éd., p. 258-59. CORDIER, p. 227.

22 juillet. A M. l'abbé de Lubersac. — FERRAND, 1re éd., p. 315-16; 2e éd., p. 307-308. CORDIER, p. 228-29.

25 juillet. A Mme de Raigecourt. — FERRAND, 1re éd., p. 275; 2e éd., p. 259. CORDIER, p. 229-30.

8 août. A Mme de Raigecourt. — Indiquée dans FERRAND, 1re éd., p. 276.

Septembre. A Turgy (signaux donnés pour indiquer le moyen de faire parvenir les nouvelles). — ECKARD[1], p. 248-49.

Octobre. A Turgy (billet de 4 lignes[2]). — ECKARD, p. 353.

---

[1] Eckard a publié, à la suite de ses *Mémoires historiques sur Louis XVII*, des *Fragments historiques sur la captivité de la famille royale à la tour du Temple*, recueillis par M. de Turgy, pendant son service, du 13 août 1792 au 13 octobre 1793. C'est à l'ouvrage de Turgy que nous empruntons les indications qui suivent. M. de Barghon-Fort-Rion a reproduit dans ses *Mémoires de Madame Elisabeth* les *Fragments historiques* de Turgy.

Turgy fut l'intermédiaire d'une correspondance assez active échangée par Madame Elisabeth avec ses frères et quelques amis fidèles. Il mentionne en particulier les lettres adressées à l'abbé de Firmont, les seules que la princesse cachetât. Dans la lettre à son frère, en date du 1er septembre 1796, l'abbé de Firmont (voyez ses *Mémoires*, octobre 1815, in-8, p. 127) parle de ces lettres : « Elles m'arrivaient, dit-il, dans des pelotons de soie, et toutes nos mesures étaient si bien prises que, malgré tous les soupçons, cette correspondance ne fut jamais découverte. » Ces lettres, aussi bien que celles écrites par la princesse avant sa captivité, furent détruites par l'abbé de Firmont au milieu des dangers qu'il eut à affronter. On ne peut que s'associer du fond du cœur au regret que lui inspire la perte de « ces dernières pages, baignées des larmes de Madame Elisabeth, et qui peignaient sous de si vives couleurs sa résignation et son courage. »

[2] Ce billet en contenait un autre pour la marquise de Sérent.

Octobre. A Turgy (billet de 7 lignes[1]). — Eckard, p. 355.

19 décembre. Au Roi. — Mme Guénard, t. III, p 91-93. Cordier, p. 291-92.

1793.

Fin de janvier. A Turgy (billet de 5 lignes).—Eckard, p. 360.

Fin de mars. A Monsieur. — Billet reproduit dans le *Journal de Cléry* (imprimé et en *fac-simile*), p. 195 et 197 (éd. de 1861), dans Eckard, p. 478, et dans Cordier, p. 292.

Ibid. Au comte d'Artois[2]. — Billet reproduit dans le *Journal de Cléry* (*ibid.*), p. 196 et 197, dans Eckard, p. 479, et dans Cordier, p. 292.

Ibid. A Turgy (billet de 12 lignes).—Eckard, p. 363.

Avril-mai. A Turgy (signaux donnés pour indiquer le moyen de faire parvenir les nouvelles).—Eckard, p. 364-66.

Juin (?) A Turgy (billet de 14 lignes).—Eckard, p. 372.

Juillet à septembre. A Turgy (billet de 5 lignes).—Eckard, p. 373-74.

Ibid. A Turgy (billet de 6 lignes[3]).—Eckard, p. 374.

Ibid. A Turgy (billet de 8 lignes).—Eckard, p. 374.

Ibid. A Turgy (billet de 11 lignes[4]).—Eckard, p. 374-75.

Ibid. A Turgy (billet de 2 lignes).—Eckard, p. 375.

Ibid. A Turgy (billet de 8 lignes).—Eckard, p. 375.

Ibid. A Turgy (billet de 19 lignes).—Eckard, p. 375-76.

Ibid. A Turgy (billet de 23 lignes).—Eckard, p. 376-77.

Ibid. A Turgy (billet de 12 lignes).—Eckard, p. 377-78.

---

[1] Ce billet en contenait un autre pour Toulan.

[2] Voir sur ces deux billets Eckard, p. 156.

[3] Contenait un billet pour Toulan.

[4] *Ibid.*

11 octobre. A Turgy (billet de 10 lignes). — Eckard, p. 379.

12 octobre. A Turgy (billet de 17 lignes[1]). — Eckard, p. 379-80.

SANS DATES.

A Mlle Marie de Causans. — Fragment dans Ferrand, 2e éd., p. 294, et en *fac-simile*, p. 312.

A Mme de Bombelles. — Fragment cité dans Ferrand, 1re éd., p. 58-59; 2e éd., p. 55-56. Cordier, p. 82-83.

A Mme de Bombelles. — Autres fragments, Ferrand, 1re éd., p. 47, 68, 74, 75, 82; 2e éd., p. 44, 66, 72, 73, 80.

Nous citerons encore quelques lignes ajoutées par Madame Elisabeth à des lettres de la Reine.

1789, 29 juillet. — Lettre collective du Roi, de la Reine et de Madame Elisabeth à Mme de Polignac. A la suite des lignes tracées par la Reine, et que MM. de Goncourt ont publié (p. 250-51), se trouvent ces deux lignes de Madame Elisabeth que nous communique M. le marquis de Flers :

« Voulez-vous, Madame, que je vous dise que je prie Dieu pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers.

» Elisabeth-Marie. »

— 17 novembre. A la princesse de Lamballe. — *Fac-simile* dans l'ouvrage intitulé : *Fac-simile du Testament de Louis XVI, accompagné d'une notice historique*, etc., par L.-E. Audot. Paris, 1816, in-4. (C'est à tort qu'on donne ces lignes comme adressées à Monsieur.) *La vraie Marie-Antoinette*, par M. de Lescure, p. 60.

---

[1] Contenait un billet pour Toulan.

1791. A la princesse de Lamballe. — *Catalogue* ***Donnadieu***, cité dans MM. de Goncourt, ***Histoire de Marie-Antoinette***, 2e éd., p. 301, et M. de Lescure, *l. c.*, p. 144.

1792, 10 mars. A la princesse de Lamballe. — Cette lettre collective, commencée par le Roi, continuée par Marie-Antoinette, et achevée par Madame Elisabeth, a été placée à tort à la date de septembre 1791 par MM. de Goncourt et par M. de Lescure. Elle porte cependant la date du 10 *mars* dans l'original, actuellement au *British museum* (Egerton, 1608 2), et dans le *fac-simile* donné par MM. B. Saint-Edme et Félix Drouïn dans l'ouvrage intitulé : *Vraie histoire*, collection de lettres et documents autographes, accompagné de notes historiques et notices biographiques (Paris, Lender, 2 vol. in-4, t. I, p. 7-8). Mais c'est par erreur qu'on lui assigne ici la date de 1790. En la rapprochant d'une lettre de Madame Elisabeth du 22 février 1792 et d'un passage des Mémoires de Mme Campan (t. II, p. 171-72), on ne peut conserver d'incertitude sur sa véritable date. — Cette lettre se trouve, sauf le préambule du Roi, dans MM. de Goncourt, p. 299-300, et M. de Lescure, p. 144-45.

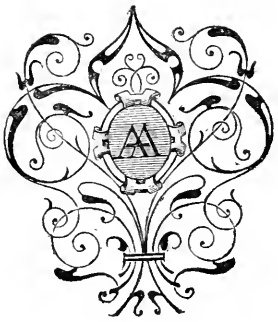


TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

Avant-propos v

Etude sur Madame Elisabeth 1

Documents. — I. Liste des lettres de Madame Elisabeth qui ont paru dans les ventes d'autographes 45

II. Acte de baptême de Madame Elisabeth 55

III. Lettres de Madame Elisabeth 59

IV. Extraits du registre de dépenses de Madame Elisabeth . . 71

V. Pièces diverses 93

VI. Liste chronologique des lettres de Madame Elisabeth qui ont été publiées jusqu'à ce jour 105

ACHEVÉ D'IMPRIMER

POUR LA PREMIÈRE FOIS

POUR AUG. AUBRY, LIBRAIRE A PARIS

PAR A. BÉHAGUE, IMP. A LILLE

MARS MDCCCLXIV.

A. AUBRY, ÉDITEUR, R. DAUPHINE, 16, PARIS.

RECHERCHES

SUR LA

BIBLIOTHÈQUE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE PARIS

d'après des documents entièrement inédits

SUIVIES D'UNE

NOTICE SUR LES MANUSCRITS QU'Y SONT CONSERVÉS

PAR

ALFRED FRANKLIN

de la bibliothèque mazarine

1 *vol. in*-8°, *imprimé avec lettres ornées et fleurons.*

Papier vélin.....	300	exemplaires.....	5 »
— vergé.....	28	—	8 »
— chamois.....	10	—	12 »
— chine.....	6	—	15 »
Peau de vélin.....	3	— Ne seront pas vendus	

SOMMAIRE

Origine de la Faculté de médecine de Paris. — Sa bibliothèque. — Les étudiants du XIII^e^ siècle. — La rue du Fouarre. — Célibat imposé aux médecins. — La médecine et les conciles. — L'élection du doyen au XIV^e^ siècle. — Catalogue de la bibliothèque de la Faculté en 1395. — Son règlement. — Legs que lui font P. d'Auxonne Evrard de Conti, J. Despars, etc.— La Faculté s'établit rue de la Bû-

cherie. — Elle refuse de prêter un volume à Louis XI. — Vols dans la bibliothèque. — Elle est fermée, et les livres enchaînés. — Les examens; redevance des gants et des bonnets; thèses curieuses. — Barbiers et sages-femmes. — Legs nombreux faits à la bibliothèque. — Elle est ouverte au public; médaille commémorative; jours et heures des séances; vacances. — On retrouve vingt manuscrits provenant de l'ancienne bibliothèque. — Le bibliothécaire et l'appariteur. — La Faculté est transportée rue Saint-Jean de Beauvais: état actuel de ses bâtiments primitifs. — La Révolution; l'école de chirurgie. — Marques et estampilles des livres de la bibliothèque; ses catalogues. — Notice sur les manuscrits que possède aujourd'hui la Faculté. — Les *Commentaires*. — Reproduction du journal tenu par le doyen P. Desvallées en 1395.

Bulletin du Bouquiniste

PUBLIÉ PAR A. AUBRY

Avec la collaboration d'une Société de bibliophiles et d'érudits

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Paris, 3 fr. — Province, 4 fr. — Étranger, 5 fr.

Le prix de l'abonnement se paye d'avance, en envoyant soit un mandat sur la poste, soit des timbres-poste (*timbres de 20 centimes*). — **Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année.**

Chaque numéro du *Bulletin* est composé de 32 pages in-8° tirées sur papier vergé, formant deux volumes par année. Il contient: des notes et articles bibliographiques et littéraires, un catalogue à prix marqués de livres anciens, rares et curieux; l'annonce d'ouvrages nouveaux, ou reproduction d'anciens ouvrages pouvant intéresser les bibliophiles, les artistes et les archéologues; l'état des ventes de livres, manuscrits, autographes de France et de l'Étranger, etc.

EN VENTE :

Années :	1857, formant 2 volumes in-8, brochés.....	4 fr.	»
	1858, —	4	»
	1859, —	4	»
	1860, —	4	»
	1861, — (*épuisée*)..	6	»
	1862, — —	6	»
	1863, — —	6	»
Tables littéraires et bibliographiques pour 1857-58, in-8.....		3	»
— — 1859-60.....		3	»
— — 1861-62.....		3	»

1 fr. en sus par année pour le port, et 25 c. pour la table.

RECHERCHES

SUR LA

BIBLIOTHÈQUE

PUBLIQUE

DE L'ÉGLISE

NOTRE-DAME DE PARIS

AU XIIIe SIÈCLE

d'après des documents inédits

PAR

ALFRED FRANKLIN

de la bibliothèque mazarine

In-8° imprimé avec lettres ornées et fleurons.

Papier vélin..... ...	253	exemplaires.....	5	»
— vergé.....	28	—	8	»
— chamois.....	10	—	12	»
— chine.....	6	—	15	»
Peau de vélin.....	3	— Ne seront pas vendus.		

SOMMAIRE

Charlemagne et Alcuin. — Les écoles palatines. — Renaissance des lettres. — Rareté des livres. — Les écoles du cloître Notre-Dame. — Abélard. — Commencements de la bibliothèque de la cathédrale. — Elle est mise à la disposition de tous les étudiants. — Pierre Lombard, Eudes de Sully, Jean Gerson, etc., lui lèguent leurs livres. — Les bibliothèques de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève au

XIII^e siècle. — Testament de Pierre de Nemours. — Catalogue des livres composant la bibliothèque publique de l'église Notre-Dame de Paris au XIII^e siècle. — Soustractions fréquentes qui y sont commises. — Le légat du pape excommunie les détenteurs d'ouvrages appartenant à la cathédrale. — Le missel de Girard de Montaigu. — Les clefs de la bibliothèque, les bibliothécaires, les catalogues. — Elle est transformée en grenier à blé. — Donations et legs qui lui sont faits. — Son règlement. — La bibliothèque de l'évêque Louis de Beaumont. — Reliures, inscriptions, marques, estampilles des livres qui ont appartenu à la cathédrale. — Extraits inédits des anciens registres du chapitre de Notre-Dame relatifs à la bibliothèque.

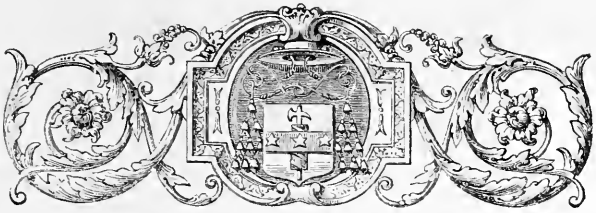
Livres liturgiques du diocèse de Troyes, imprimés au XV^e et au XVI^e siècle, par A. SOCARD et A. ASSIER, 1 vol. in-8° sur beau papier vergé..... 7 »

Curieuse et intéressante publication illustrée de 86 grav. originales. Tirée à 200 exemplaires numérotés. (*Il n'en reste que quelques exemplaires.*)

Livres populaires imprimés à Troyes (1600-1800). — Hagiographie. Ascétisme. — Par Alexis SOCARD, in-8 de 180 pages sur beau papier vergé, orné de 120 gravures tirées avec les bois originaux conservés à Troyes, tiré à 200 exemplaires *numérotés*.. ..... 10 »

Le Roi chez la Reine, ou Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, par Armand BASCHET, in-8° sur beau papier vélin, imprimé en caractères du XVI^e siècle.. .... 12 »

Journal inédit du règne de Henri IV (1598-1602), par l'ESTOILE, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale, par E. HALPHEN, in-8°..... 10 »



HISTOIRE

DE LA

BIBLIOTHÈQUE MAZARINE

Par ALFRED FRANKLIN

de la bibliothèque mazarine

In-8° d'env. 350 pages, imprimé avec lettres ornées et fleurons.

PREMIÈRE PARTIE. LA BIBLIOTHÈQUE DU CARDINAL MAZARIN. — I *Mazarin et Naudé.* Les bibliothèques publiques et les bibliothèques particulières au XVIIe siècle. La bibliothèque du palais Mazarin. — II. *La Fronde.* Les Mazarinades. Le Parlement. Christine de Suède et Richelieu. — III. *Fondation de la bibliothèque Mazarine*

DEUXIÈME PARTIE. LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE. — I. *Le Collége des Quatre-Nations.* La bibliothèque du Roi. Les bibliothèques pendant la Révolution. La bibliothèque Mazarine et l'Institut. Organisation intérieure de la bibliothèque Mazarine. — II. *Description de la bibliothèque Mazarine.* — III. *Curiosités et raretés bibliographiques qui y sont conservées.*

Papier vélin.....	300	exemplaires.....	6 »
— de couleur.....	12	—	12 »
— vergé.....	25	—	15 »
— de chine.....	6	—	15 »
Peau de vélin.....	2	— Ne seront pas vendus.	

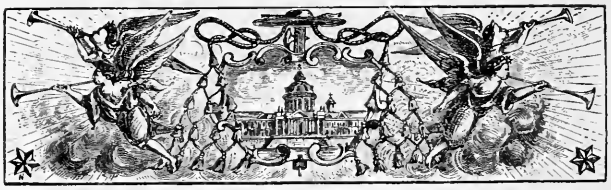
LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

son organisation, son catalogue

PAR ALFRED FRANKLIN

In-12..... 1 »

QUELQUES EXEMPLAIRES sur papier de Hollande..... 2 50



LES ORIGINES DU PALAIS DE L'INSTITUT

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LE

COLLÉGE DES QUATRE-NATIONS

D'APRÈS DES DOCUMENTS ENTIÈREMENT INÉDITS

(Complément de l'histoire de la Bibliothèque Mazarine)

PAR ALFRED FRANKLIN

de la bibliothèque mazarine

In-8° imprimé avec lettres ornées et fleurons.

Papier vélin.....	234 exemplaires.....	5	»
— vergé.....	28 —	10	»
— chamois.....	10 —	10	»
— chine.....	6 —	15	»
Peau de vélin.....	2 — Ne seront pas vendus.		

TABLE DES SOMMAIRES

CHAPITRE I. Fondation. — Testament de Mazarin. — Réalisation de deux idées de Richelieu. — Fondation du collége des Quatre-Nations.

CHAPITRE II. Choix de l'emplacement. — Délibérations des exécuteurs testamentaires. — Projet de Colbert. — Le jardin des Plantes. — Réclamations de l'Université. — Le palais du Luxembourg. — L'hôtel de Nesle.

CHAPITRE III. Construction. — Achat des terrains. — Indemnités accordées à la ville de Paris et aux personnes expropriées. — Plan général de Levau. — Traitement des architectes. — Estimation des dépenses. — Benvenuto Cellini à l'hôtel de Nesle.

CHAPITRE IV. Description. — Physionomie du palais de l'Institut en 1689. — Boutiques qui entouraient la façade. — Le quai des Quatre-Nations. — La chapelle. — La bibliothèque. — Logements des professeurs et des élèves. — Les salles d'études. — Le réfectoire. — La cuisine. — La rue Mazarine.

CHAPITRE V. Ouverture des classes. — Le duc de Mazarin. — Le latin appris sans maître. — Lettres patentes de Louis XIV. — Requête adressée à l'Université. — Sous quelles conditions elle admet le Collége dans son sein. — Le corps de Mazarin est déposé dans la chapelle.

CHAPITRE VI. Personnel. — Employés, leur hiérarchie et leur traitement. — Le Grand-Maître, le Bibliothécaire, le Procureur, le Chien de cour. — Élèves, leur nombre. — Par qui nommés. — Conditions d'admission. — Trousseau.

CHAPITRE VII. Organisation intérieure. — Chambre des élèves, leur mobilier. — Les repas : couverts, linge, vaisselle. — Nourriture : consommation du Collége année moyenne, prix des denrées alimentaires en 1689. — Division des classes; professeurs. — Peines corporelles. — Les *martinets*. — Règlement intérieur; emploi de la journée. — Récréations, promenades, sorties. — Exercices religieux. — Distribution des prix. — Tragédie.

CHAPITRE VIII. Administration financière. — Etat des recettes et des dépenses d'un collége au XVII^e^ siècle. — Traitement des employés, impôts, éclairage, chauffage, blanchissage; pain, vin, viande, beurre, sel, lard, etc. — Les locataires du Collége. — Augmentation que subissent les loyers entre 1689 et 1780. — La Régence. — Contributions patriotiques.

CHAPITRE IX. L'Institut de France. — Suppression de la Sorbonne. — L'Université disparaît. — L'instruction publique réorganisée. — Fondation de l'Institut de France ; son installation dans les bâtiments du Collége.

APPENDICE. I. Acte de fondation du collége des Quatre-Nations. — II. Lettres patentes portant confirmation de la fondation du collége des Quatre-Nations. — III. Arrêt d'enregistrement de l'acte de fondation du collége des Quatre-Nations et des lettres patentes qui le confirment. — IV. Lettres patentes portant règlement pour le collége des Quatre-Nations. — V. Règlement intérieur du collége des Quatre-Nations.

SOUS PRESSE :

LES BIBLIOTHÈQUES

DES COLLÉGES & DES COUVENTS DE PARIS

DU XI^e^ AU XVIII^e^ SIÈCLE

PAR ALFRED FRANKLIN

LA LIBRAIRIE

DE

JEAN DUC DE BERRY

AU

CHATEAU DE MEHUN-SUR-YEVRE

— 1416 —

PUBLIÉE EN ENTIER POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS LES INVENTAIRES ET AVEC NOTES

PAR HIVER DE BEAUVOIR

JEAN, duc de Berry, frère de Charles V, fut le prince le plus magnifique et le plus ardent bibliophile de son temps. C'est au château de Mehun, sa résidence favorite, qu'il avait établi sa *librairie*. Le catalogue des ouvrages qu'elle renfermait fut dressé par Jean le Bourne, au moment où s'ouvrit la succession du prince (15 juin 1416); c'est ce travail que nous avons reproduit.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'intérêt que présente cette publication. L'inventaire des livres, c'est en réalité l'inventaire des connaissances et des idées d'une époque; or, quoi de plus curieux que de constater, — en replaçant sur ses rayons la bibliothèque d'un des fils du roi Jean, — ce que, au commencement du XVe siècle, on étudiait, non dans les cloîtres, mais à la cour; de constater enfin quelles étaient à cette époque les distractions et les ressources intellectuelles d'un prince vraiment instruit pour son temps.

In-8° imprimé avec lettres ornées et fleurons.

Papier vélin.....	300	exemplaires.....	3 »
— de couleur.....	12	—	6 »
— de chine.....	6	—	10 »
— vergé.....	25	—	5 »
Peau de vélin.....	2	— Ne seront pas vendus.	

Paris. — Imp. de PILLET fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

PUBLICATIONS NOUVELLES

De la Librairie d'Aug. AUBRY.

François Ier chez Madame de Boisy, notice d'un recueil de crayons, ou portraits aux crayons de couleurs, enrichi par le roi François Ier de vers et de devises inédites, appartenant à la Bibliothèque Mejanes d'Aix. Par M. Rouard, bibliothécaire.

Beau vol. in-4° imprimé avec luxe par L. Perrin, de Lyon, orné de XII portraits choisis, lithogr. en fac-simile (en noir).

95	exempl.	sur pap. vélin, planches sur pap. blanc	15 fr.
64	—	sur pap. teinté, planches sur chine.	25 »
5	—	sur pap. de Hollande, planches sur chine . . .	30 »
6	—	sur pap. de couleur, planches sur chine.	30 »

Le Roi chez la Reine, ou Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, d'après le journal de la santé du Roi, les dépêches du Nonce et autres pièces d'Etat. Par Armand Baschet.

Fort vol. in-8 tiré avec luxe sur beau papier vélin, en caractères anciens, fondus exprès . . . . . 12 fr.
Quelques exempl. sur pap. de Hollande . . . . . 25 »

Journal inédit du règne de Henry IV (1598-1602), par Pierre de l'Estoile, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale. Par E. Halphen.

Un beau vol. in-8 sur papier de Hollande, avec lettres ornées et fleurons dans le style du XVIe siècle . . . . . 10 fr.

Véritable discours de la naissance et vie de Monseigneur le prince de Condé jusqu'à présent. A lui desdié par le sieur de Fiefbrun, suivi de Lettres inédites de Henri II, prince de Condé. Publié par E. Halphen. Petit in-8, papier vergé . . . . . 5 fr.

L'Enlèvement innocent, ou la Retraite clandestine de Monseigneur le Prince avec Madame la Princesse sa femme, hors de France (1609-1610). Vers itinéraires et faits en chemin par Claude-Enoch Virey. Publié par E. Halphen. Petit in-8, papier vergé . . . . . 3 fr. 50

Poésies d'Anne de Rohan-Soubise et Lettres d'Eléonore de Rohan-Montbazon, abbesse de Caen et de Maiuouc, à divers membres de la Société précieuse. Publié avec notes et introduction. In-12. . . 5 fr.

Lettres en vers sur les mariages de Mlle de Rohan avec M. de Chabot, de Mlle de Rambouillet avec M. de Montausier et de Mlle de Brissac avec Sabatier (1645). Publié avec préface et notes. In-12 . . . 2 fr. 50.

Cette charmante pièce de Scarron ne figure dans aucune édition de ses œuvres.

LILLE. IMP. BÉHAGUE.